

Stab. Tipo-Lit. F.lli Treves, Milano

TESTO:

Conversazioni della Domenica (Le voci che corrono)

Ferdinando Martini.

Gara di giochi ginnastici a Treviso.

Ottone Branstler.

Il XXVIII Congresso alpino

A. Cantelli.

Il Castello del Cataio ed il recente esodo dei suoi musai

Guglielmo Ferrero.

Uomini e città

John Millais e la pittura inglese.

Note letterarie (Carteggio di Michele Amari. Ricordi politici d'un fantac-

cino del Parlamento italiano).

La Settimana. — Noterelle. — Necrologio. — Scacchi. — Rebus. — Sclarsida.

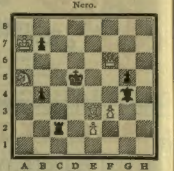
INCISIONI:

Varo dell'incrociatore "Cristobal Colon", nel cantiere Ansaldo a Sampierdarena. *Fotografia Ernesto R...*
 Il XXVIII Congresso alpino (8 disegni). *Fot. Garofoli e Raymon...*
 Il Concorso di giochi ginnastici a Treviso. *Fotografia G. Ferri...*
 L'Inondazione sul Ferrarese (6 disegni). *Fotografia E. B...*
 Il convegno di Breslavia. Gli imperatori di Russia e Germania alla rivista di Gorlice. *Fotografia Zander e L...*
 Le elezioni parlamentari negli Stati Uniti. La proclamazione dei candidati. *Dante Polacchi...*
 Il Castello del Cataio (8 disegni). *Biagio Feronetti...*
 Ritratti: Gen. Giuseppe Vignati, nuovo vicesegretario della Camera Eritrea. *Fotografia P. C...*
 — Luigi Palmieri *Fotografia Monteb...*
 — Monsignor Martinelli e Rinaldi, nuovi nati apostolici. *Fotografia P. C...*
 — John Mills *Fotografia...*
 — Mac Kinley e Guglielmo J. Bryan, candidati alla Presidenza degli Stati Uniti. *da fotografe...*

SCACCHI.

PROBLEMA N. 996

di J. Keal.



Il Bianco c'è tratto matto in 6 mosse

Soluzione del Problema N. 994:

(NAN)

BIANCO. NERO.
 1 R d4-d5 1 P c5-c4
 2 D a4-a5 2 P c4-c3
 3 D a5-a8 matto
 con varianti.

Solutor: Sign. T. Gardener, vice console re-
 Taranto; G. Vignati, Eritrea; B. Vignati, Eritrea; E. Vignati, Eritrea.

Dirigere domande alla Sezione Scacchi dell' "LAUTROSCOPIO ITALIANO", in Milano.

Logogrifo.

Ho la testa, il piede, il core,
 Se tu intervi mi vuoi lasciare.
 Son la corte di un signore,
 Su me viene a riporre.
 Se tu solo il capo prendi,
 Sono pieno di splendore.
 Il core a me non rendi
 Cosa son più bella ancora.
 Sol col piede non ti piace
 Mai neppur proficere.
 Cor e più più ancor spiacce
 Se qualcuno te l'osa dir.
 Strappa il fiore che avrai tosto
 Dell'Italia gran scortir.
 Pon tai membri fuori di posta
 E intralciali siano allora.

Spiegazione della Sciarada del N. 377

MANI-SCALCO.

PICCOLA POSTA.

Ai nostri Signori Associati, che temono reclami per i numeri che non vengono recapitati, facciamo presente che per la nostra parte non abbiamo mai mancato di spedirli, e che se regolarmente accettata l'opinione, non ne avremo alcuna responsabilità. Risposta degli eventuali disdetti e smarrimenti. E' chiaro che se si spedisce in tempo, si valente, e così l'associazione se ne sente sicura. Centesimi 10 al numero, per ciascuna annata.

REVUE DES DEUX MONDES

PARIS - 12, rue de l'Université - PARIS

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1890:

- I. Les vases sous rochers. De M. A. de la Motte.
- II. Souvenir autrichien. — Un épisode anonyme de la Revue du DIXIÈME SIÈCLE.
- III. Le service militaire de la nation et les engagements, par M. G. de L.
- IV. Kossuth aux États. — IV. Le rôle de Kossuth, par M. G. de L.
- V. Questions actuelles. — La fête de l'Éclairage, par M. A. de la Motte.
- VI. L'Australie, dernière partie, par M. A. de la Motte.
- VII. L'Australie et la Nouvelle-Zélande. — Les productions, par M. A. de la Motte.
- VIII. Nouveaux éléments. — Le statut de Paris, par M. A. de la Motte.
- IX. Nouveaux éléments. — Le statut de Paris, par M. A. de la Motte.
- X. Questions actuelles. — La fête de l'Éclairage, par M. A. de la Motte.
- XI. Bulletin bibliographique.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

PARIS. — Un an, 50 fr. — Six mois, 30 fr. — Trois mois, 15 fr.
 DÉPARTEMENTS. — Un an, 55 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 17 fr.
 ÉTRANGER. — Un an, 60 fr. — Six mois, 40 fr. — Trois mois, 20 fr.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

FERMENTI PURI per il miglioramento del vino. — di MARTINATO e RIETSCH.
 (SUELEZONATI)
 1 MILIGRAMO PER L'ALCOLO PURISSIMO. — 10 MILIGRAMI PER L'ALCOLO PURISSIMO. — 100 MILIGRAMI PER L'ALCOLO PURISSIMO. — 1000 MILIGRAMI PER L'ALCOLO PURISSIMO.

Representants généraux pour l'Italie: S. ZETI & C. - MILANO, Via Broletto, 2.

LETTERATURA ITALIANA

ALL'ESTERO.

L'ultimo fascicolo della *Bibliographia Universale* ch' esce a Losanna e Parigi (Firmo-Disse) ha la sua "Chronique italienne", dove Philippe Momnier parla di molte novità letterarie con molta simpatia ed arguzia. Ne citiamo alcuni brani, riportando integralmente lodi e critiche.

— M. Giovanni Verga viene di réünir en un volume bijou de la collection Treves tous des scènes populaires. Deux d'entre elles sont anciennes déjà: *In portinaria* et *Il fustigato*. Celle qui remonte à l'époque de la Renaissance s'appelle *La Lupa* et fait représenté à Turin ce dernier mois de janvier. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de cette petite œuvre, si vraie, si vivante, rapide. Elle démontre un peu le public de Turin et dépeint avec finesse. On ne peut dire que son intensité, et capote ardens par paquets et par tas. Nous sommes en Sicile, chez lui. M. Verga est un homme, et les connaît et les connaît. Personne comme lui pour rendre par raccourci ces scènes rudimentaires et emportées. Le peuple ne raisonne pas: il sent. La conversation ne s'engage pas chez lui par suite logique d'idées liées, mais par opposition d'instincts et de sensations. Il ne discute pas, il s'exprime. Nous sommes à cent lieues des villes, à cent siècles du moment contemporain. Nous sommes en Sicile, et nous sommes à la forme du langage emprunté ses moyens à la musique et à la poésie. Le dialogue de M. Verga procède aisément; il procède par images, par cris, par la répétition en termes divers du même sentiment, profond. D'où, je ne sais quelle saveur étrange, quelle allure chaotique et puissante. Auteur, c'est le décor éblouissant de la Sicile, de ses fleurs, de ses couleurs, de ses sons, qui fait mal. L'action s'ouvre par le récit d'une ancienne paysanne qui conte la fable de Circé. On dirait une échappée sur la mer criblée d'énigmes entre deux tunnels de la cote.

— La *Disfatta* de M. Alfredo Oriani est une œuvre touffue, compacte, entassée, où il y a de tout, des inépuissances et des langages, mais intelligibles et des digressions et l'aurait de très belles et de très vivantes qualités. Il s'agit d'une sorte d'Amiel italien, le professeur de Nitti qui a vécu et vieillit dans les salons, et qui finit par épouser sur le tard une jeune fille riche, Bianca. Elle est orpheline; elle a été recueillie mourante par son tante, qui a force de soins lui a redonné la vie du corps, comme un vieux animal à elle, un mélange, un mélange, un mélange, de Nitti lui-même, lui ont donné la vie de l'âme. Elle sent un peu leur fille à eux tous. Ils en ont fait une créature d'exception, d'exception, d'exception, dans son cœur et dans son esprit leurs fils les plus charmantes, le maître de leurs rêves. Telle qu'elle est devenue, fragile et frêle, elle apparaît une sensitive d'une délicatesse un peu rare et d'une immatérialité trop spirituelle pour les chocs du chemin. Tout jeune, elle refuse non coisiam Lambert, leutnant superbe et bien en chair, qui représente la vie animale comme elle incarne la vie intérieure. Et elle se surré endolorie contre ce vieux philistin qui est, lui aussi, un vaincu qui n'a jamais pu terminer son "Histoire de Dieu", et qui, ayant affiné, spirituel et créé cette enfant, ne saurait lui donner qu'elle le demande, la jeunesse et la joie d'amour. Sur la tombe de leur enfant mort, leurs existences se séparent. Pour chacun d'eux, c'est la "disfatta".

De ce roman plein de choses, la physiognomie de M. Alfredo Oriani ne se dégage pas bien nettement. Il a voulu trop y mettre, il a voulu tout y mettre. Ses expressions intellectuelles et morales aussi bien que ses observations artistiques: ce qu'il a vu, entendu, lu. Il n'a pas laissé perdre une miette de son trésor personnel, et, comme l'art se vit que de sacrifices, il en résulte une œuvre un peu chargée et embrouillée. Elle n'est révéle pas moins un esprit d'une singulière vivacité et qui a déjà accompli plusieurs étapes sur le chemin de l'humanité. M. Oriani pense, ce qui est très rare en Italie; et, ce qui est aussi mieux, il semble que sa conscience soit préoccupée du sens de la vie et du problème de notre destin. Le principe chrétien est très nettement posé dans cet ouvrage; il apparaît, on peut le dire, à chaque page. Et, s'il est moins formulé qu'entrepris, il gagne en sincérité ce qu'il perd en forme. Nous avons bien dans la vie que dans l'art, M. Oriani est quelque chose qui cherche, qui se cherche. C'est pourquoi il est si intéressant. Quand il se sera trouvé, l'écriture sera dotée d'un bon talent de plus.

— M. Alberto Boccardi semble un bon élève de Fogazzaro. Son *Pescato di Lusia*, qui se passe dans le Frioul et qui déroule dans des paysages charmants une histoire non dépourvue d'intérêt, manque un peu de nerf, de gaillardise, de précision sobre et courageuse. Il faudrait resserrer tout cela. Ça viendra.

Guerre en temps de baigni est l'histoire d'un amoureux qui à force de volonté et de promptitude triomphe d'un vilain animal qui à aucun prix ne voudrait lui donner sa fille. La scène est placée à Livourne et introduit des personnages, des types de la bas. A chaque page, on sent le journaliste bon enfant, rapide et délégué qui signe Gandolfi. Enfin, l'antifaisant et impuissant Antonio Giulio Barbi se jette à la tête immense de ses romans une nouvelle œuvre, *Galeto*. Quel homme!

LA DISFATTA

ROMAN DI ALFREDO ORIANI (MILANO, E. J. Treves), L. 3,50.

Tout ne parla Matilde Sereno in quelle note mondana o'essa fornica con tanta leggierità ogni mattina al Mattino di Napoli:

Libri da leggere: *La disfatta*.

Questo nuovissimo "romanzo" di Alfredo Oriani, appartiene alla categoria di quei libri avari ed intellettuali.

REBUS.

DOM + DOM

ÉLECT

BENEDICTINE

de l'Abbaye de Fécamp

La Meilleure des Liqueurs

Se défier des contrefaçons.

Exquise Tonique Digestive

Se trouve partout.

DOM + DOM

DESTINO

successi di Orsola Grandi. 2^a ediz. Una Lira. Dir. commissioni e vendita al Fr. Treves, Milano.

Continental Gas Glühlicht Actien Gesellschaft

METEOR

form. Kroll, Berger e C. di Berlino

FILIALE D'ITALIA

RAPPRESENTANTI

Ing. BERGMANN C.°

MILANO, Via Silvio Pellico, 8.

Luce bianca, raggiante, più intensa d'ogni altra, la più economica per minimo consumo di gas.

APPARECCHIO COMPLETO (becco, retina della luce di 120 candele) con cella d'aluminio in custodia della retina. L. 7,50

RETINE dell'intensità di 120 candele (applicabili a qualsiasi apparecchio). L. 2,35

ALFONSO 1218

SALE MOSTRA in Gall. Viri. Eman.

VENUTA ANCORA PRESSO GLI

Ing. F. PANZA - Passaggio C. Alerio, 2

Rappresentanza in tutta Italia (esclusa Napoli)

LA PATEFEIL TOIRE DUSSER

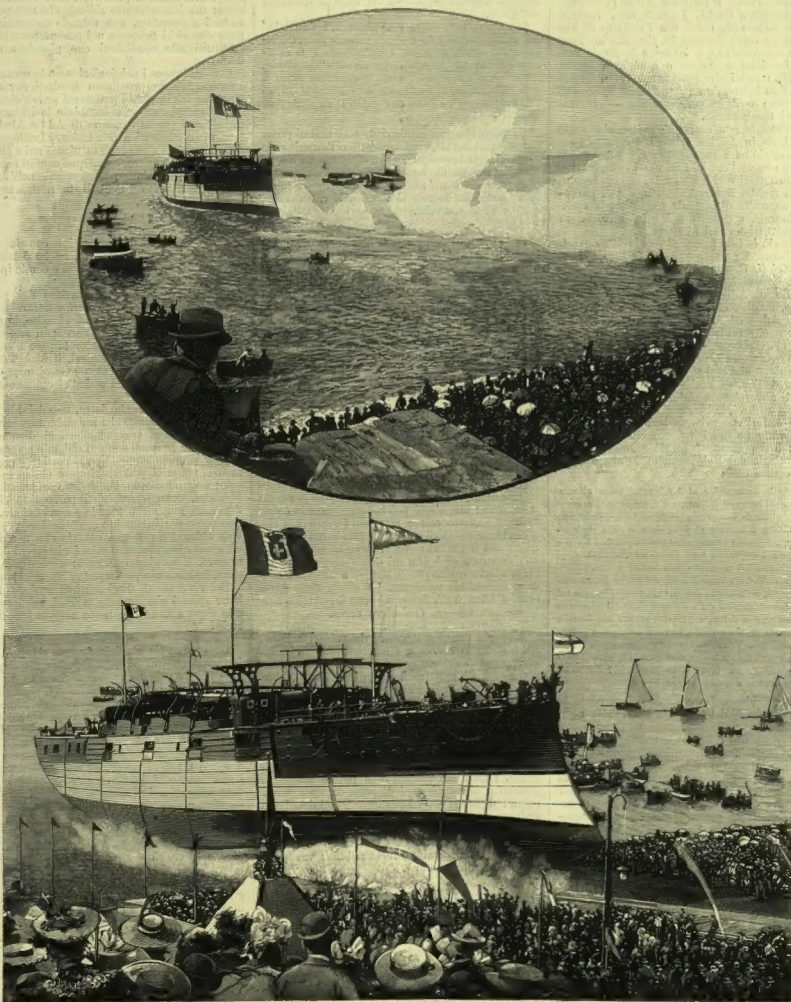
distruzione la langue che non si vede della donna, senza alcun inconveniente per la pelle, anche la più delicata. Scienza ed efficacia garantite. 50 anni di successo. Per le braccia adoperare il *PATEFEIL* DUSSEY. A. J. R. Housman, Parigi. Firenze e Roma: all'Espresso Italiano, Firenze e Roma.

L'ILLUSTRAZIONE ITALIANA

Anno XXIII. - N. 33. - 20 Settembre 1896.

Centesimi Cinquanta il Numero

Per tutti gli articoli e i disegni è riservata la proprietà letteraria ed artistica, secondo le leggi e i trattati internazionali.



VARO DELL'INCROCIATORE "CRISTOFORO COLOMBO" NEL CANTIERE ANSALDO A SANPIEDARENÀ.

(Fotografia Ernesto Rossi di Genova.)

CONVERSAZIONI DELLA DOMENICA

di

FERDINANDO MARTINI.

Siamo d'accordo con l'Africa.

E siamo d'accordo con lo spaccatone, con i giudizi stolti e passionati, con le brutte malizie; siamo d'accordo ad alzare il rispettabile pubblico, dandogli ad intendere ciò che non è vero, facendogli credere agevole ciò che non è nemmeno possibile.

Ho qui sotto gli occhi tre o quattro di quei giornali che avanti e fin dopo Adua, propugnano la guerra a fondo, i quali ora, traendo occasione della voce che l'esercito di Menelik muova verso Bornu, ricominciano, per benino e astutamente, a intonare la stessa musica. E lanciano a dritta e a sinistra accuse contro gli uomini che sono al governo, impuntando a loro la massima parte delle sciagure che ci toccarono e delle vergogne che — secondo loro — ci toccheranno.

Naturalmente non osano affermare che tutto andasse bene in Africa prima del 5 marzo: anche il coraggio ha i suoi limiti; si contentano di osservare che se l'on. Di Rudini e i colleghi suoi non fossero stati così pusillanimità come furono, il male avrebbe avuto felici rimedi; e, pareggiata la sconfitta d'Adua da una vittoria materiale o morale, a quest'ora i prigionieri se ne sarebbero tutti tornati ai paesi loro.

E tutto ciò in base (come dicono i Galla quando s'immaginano di parlare italiano) in base a documenti ufficiali. E s'intende, il ciano.

Una delle tesi è questa: se, una volta liberato il presidio di Adigrat, noi ad Adigrat fossimo rimasti o, meglio, ci fossimo spinti innanzi ad occupare Adua ed Axum, facilmente debellando le sole e poche milizie di Mangascia e di Ahlu, Menelik ci avrebbe subito restituito i prigionieri, mutando pegno con pegno. E il generale Baldissera voleva che così si facesse: ma la cordardia frettolosa dell'on. di Rudini e dell'on. Ricotti gli impose di abbandonare Adigrat e di retrocedere e il generale dovè, sebbene a malincuore, obbedire agli ordini che gli mandavano da Roma.

E qui vengono fuori il documento e la base relativa: il documento è un telegramma spedito il 5 di maggio dal Baldissera al Ministro della guerra; e dice così:

« Durante la notte del 4 e 5 i Tigri sono allontani dai luoghi occupati dal corpo d'operazione. Noi occupiamo fortemente da Dongolo ad Adigrat tutti i punti importanti. Uscita e accesso al forte sono ormai perfettamente liberi. Stiammo uscendo dal forte circa 300 feriti e malati; domani usciranno tutti diretti ad Adi-Ca. Capì tigrini s'ambro per il momento disorientati e sconcertati. Sebbene i Segos Tafari erano disunti sul nostro fianco sinistro. Mangascia, sulla nostra destra, pure tuttora incerto sul da farsi. Ahlu, ingannata dalla dimostrazione del colonnello Paganini, scorse in Adua, ove trovò tutti con demenza fucili. Niente forze, al contrario, trovavi compagne e pronte ad ogni evenienza. Viveri non mancavano, scarseggiava invece sempre più acqua. Salute buona, così pure lo spirito. Questa è la situazione d'oggi. Come devo regolarli? Debo ultimare lo sgombrare e quindi retrocedere? »

Vedete? gridano. La cosa è chiara come la luce del sole. Qui la risposta è implicita nella domanda: il generale Baldissera non per nulla descrive con tanta efficacia le condizioni ottime nostre e le pessime del nemico. Sebbene chiedi istruzioni, s'intende, e ti è il mio parere; profittare del momento; muovere contro s' capi tigrini sconcertati e disorientati, sgominarli e andar oltre. E non c'è da dire che queste sieno invenzioni nostre. Carta canta. Il telegramma è stampato a pag. 24 della Relazione del Baldissera pubblicata nella Rivista militare del mese scorso.

E va benissimo; se non che il telegramma del Baldissera, così come lo citano e come io l'ho riferito, è mozzo. Termina con queste parole: « In tutti i modi riteniamo necessario iniziare senz'altro rimpatrio presidi Massaua, Archico, Ghinda,

dieci o dodici battaglioni all'incirca ». Si potrebbe osservare, mi sembra, che un generale il quale si proponga di seguire la guerra, non comincia col rimandare a casa i soldati. Ma per sapere quale fosse il proposito del Baldissera, quale il pensiero suo, non occorre neanche andar tanto per la sottile, né perdere il tempo in congetture; egli lo esprime netto da sé nella relazione istessa della quale ho sopra parlato.

« Colla liberazione — egli scrive — del presidio di Adigrat e dei prigionieri rimasti in Tigre », pareva raggiunto lo scopo della nostra avanzata e cessata ogni ragione di ulteriore permanenza del corpo di operazione nell'Agam.

« D'altra parte la stagione già avanzata, i forti calori che incominciavano a farsi sentire verso il centro, l'immensità del periodo delle piogge sull'altipiano e le condizioni generali del paese, esaurito ormai d'ogni risorsa, consigliavano a ripiegare il corpo d'operazione dietro la linea Beles-Muna, in conformità delle istruzioni impartite dal Governo, e provvedere quindi al rimpatrio della maggior parte delle truppe. »

Ma pare che più espliciti di così non si possa essere; la base dunque tentenna e l'ammiraglio eretico sopra precipita. Sarà stato buono o cattivo il disegno di tenere Adigrat e di andare oltre; questa o un'altra questione, ma il generale Baldissera lo reputò cattivo. E carta canta, questa volta davvero.

Un'altra tesi è questa. L'ingegnere Ili parlò in Adis-Abeba col generale Albertone, il quale gli domandò: « In base a documenti » — che, cioè, la sconfitta di Adigrat, ma il generale da accigliare alla pazzia temerità del Barateri perché i nostri soldati combatterono con eroico valore. Così essendo e del valor nostro il Negus avendo avuta una prova, il Governo deve opporre fiera resistenza alla baldanza di lui; e minacciarlo e imporgli patti di pace dignitosa per noi.

Voi, lettori cortesi, crederete ch'io scherzi; no, discorro anch'io « in base a documenti » — in Italia della gente che fa parte del qual potere dello Stato e che ragiona così. Pare che non soltanto il greco, né l'eci noi non s'impari neanche la logica. Ma ci saranno poi stati al li.

Che i nostri soldati avessero fatto il dover loro ormai si sapeva, né c'era bisogno della testimonianza, certamente autorevole, del generale Albertone; che s'egli poi ha soggiunto la colpa di quel disastro essere tutta del Barateri, il Barateri essere stato il solo temerario in quel giorno, con tutto il rispetto che si deve al coraggio ed alla sventura dirò che mi duole sieno state da lui profuse quelle parole le quali sanno anch'esse di temerità. Ma passiamo. La storia della giornata d'Adua è già fatta, sebbene il pubblico non la conosca ancora. Qui c'è vera.

Torniamo all'argomento. Il Negus conosce il valore dei soldati italiani! Sicuro che lo conosce; i morti furono in maggior numero nel campo suo che nel nostro. Ma che nesso c'è egli fra il valore dei nostri soldati e le minacce che noi dovremmo fare a Negus? No, dice Menelik: io, Sì, voi vi siete battuti strenuamente, ma il vincitore sono io. A questa sua baldanza (poniamo che sia baldanza, come la definiscono) noi dobbiamo opporre minacce. Quali? D'invadere ancora il Tigre? Vogliamo? Incominciamo senza sprecare il tempo in discorsi. I fatti son maschi e le parole femmine. Quanto a imporgli patti di pace, la cosa è un po' più difficile; perché per imporglieli dobbiamo andare a cercarlo a casa sua. Possiamo? Incominciamo sempre alle solite frasi: frasi e frasi; i capitani Spaventa con tanto di durandina sguastrata a affettare la nebbia; ma proposte concrete nessuna.

Il punto sta qui. Siamo noi Italiani fermamente risolti di non voler pace se non a certe condizioni: solo ripuliamo con alla dignità nazionale? Se siamo, facciamo con altrettanta risolutezza conoscere il proposito nostro a chi deve e trattar della pace e sottoscriverla. Partino a quest'uopo i legittimi rappresentanti del paese, perfino le associazioni, i giornali e via dicendo: si sa che non tutti quivi si vanno da Susa a Manduria, ci troveremo concordi in un pensiero e una volontà; ma il pensiero d'è più verrà fuori e il Governo saprà come regolarsi.

Bene stabilite quelle condizioni che sole giudichiamo tollerabili, una delle due: o il negus le accetta e tanto meglio per tutti; o non le accetta e noi spandiamo quanto occorre, andiamo dove sia necessario, e fertilizziamo l'Adigrat, a Fremena, dove la strategia consiglia, conquistando quanto più si possa del territorio tigrino, aspettando di più fermo che il Negus ci venga incontro, aspettiamolo fucchi vengo a quando venga vinciamo. E imporemo la pace che ci convenga.

Ma intanto smettiamo di pensare alla restituzione dei prigionieri. Accadrà di loro quel che Dio vorrà. Duro a pensare, non è vero? Durissimo; ma è altrettanto ridicolo che non potendo andarci a prendere, non volendo, conquistare la pace che ci si propone, noi pretendiamo ci sieno restituiti alle condizioni che piaccia a noi di dettare.

Che se invece i prigionieri sono la nostra cura suprema, se non vogliamo lasciarli per anni a languire tra ineffabili patimenti nello Scioa, se ci è cagione di angoscia ineffabile lo immaginarli mendicanti per le capanne di Adis Abeba; allora rassegniamoci a non lasciare i chioleteri, e purché essi sieno restituiti, torniamo a Scioa, torniamo all'Asmara, entro quei confini insomma, che alla occupazione nostra segnò nell'articolo terzo del trattato d'Ucciali la nostra sapienza militare e politica.

Via di mezzo non c'è.

Ma se è tempo di farla finita con le chiacchiere e con le rodomontate, anche è tempo di farla finita con le astuzie puerili e con le ipocrisie e mezzi termini.

Oggi il governo fa annunciare dai giornali amici suoi che forse bisognerà adattarsi a un restringimento (già raccomandato, al solito, la parola) a un restringimento dell'Eritrea; in sostanza ad abbandonare, per concludere la pace o ottenere la restituzione dei prigionieri, il Ma Tsade, lo Seimenzana, il Sarai, l'Oculi Cusai, e portare il confine non oltre dieci o dodici chilometri di là dalla Asmara.

E questo è, come ho detto, uno dei due partiti fra i quali è possibile che noi dobbiamo scegliere, ma se questo si vuol scegliere si dica chiaramente che le cose quali sono, si chiamano veramente col loro proprio nome. Non si parli di « restringimenti »; non si può restringere che in un modo solo; abbandonando l'altipiano e scendendo a Massaua. Colla frontiera sul passo di Scioek, all'Asmara non ci si difende e non ci si sta. Dunque non « restringimenti », abbandonare; ragionevole abbandono di una colonia che non ha più né spazio per ricettare coloni né terreni da colonizzare. E torniamo al 1885: a occupare Massaua, unicamente per impedire che altri la occupi.

E del risultato di dieci anni di ansioso lavoro, bene spesi i cinquecento milioni, bel fior si coglie dopo averne con tanto angoscia innaffiato lo stelo!

Comunque sia e poiché fummo ridotti a questi ferri, cioè che mi pare da chiedere a quanti pareri o scrivono di questo argomento è: precisione di notizie, sicurezza di criteri, sincerità. Chi crede o ripete che il generale Baldissera fosse nel maggio favorevole alla occupazione del Tigre, crede e ripete cosa provava non vera; chi pensa e dice che Menelik ci restituì i prigionieri solo che noi facciamo la voce grossa dice — se s'hanno a usare vocaboli propri — una balordaggine; e i giornali amici del Governo quando — a fine di preparare gli animi senza sgomentarli d'un tratto — dimostrano di credere che si possa « restringersi », restare sicuramente e utile sull'altipiano, seguono il vecchissimo sistema, tenuto troppo spesso fin qui quando si trattava dell'Africa, e dicono la verità a mezzo sistema che produce talora inganni più pericolosi ed è peggiore della stessa bugia. Così, volendo giovare al Governo, gli succedono perché — spero che l'on. Di Rudini e i colleghi suoi ne sieno persuasi — la questione africana politicamente parlando — la questione vera, essenziale — comincia ora. Ce ne ripareremo a novembre.

F. MARTINI.

Nel prossimo numero pubblicheremo:
UN'ASCENSIONE IN PALLORE

di

EDMONDO DE AMICIS.

VERO ESTRATTO DI CARNE Sensitive soltanto
se ciascuno vanto porta la firma
EBIG
in inchostro azzurro

È ipocrite e no, il dire, che in ogni buona cucina è indispensabile l'uso di quest'Estratto. (15)

GARA DI GIUOCCHI GINNASTICI

A TREVISO.

A Treviso, che è città ridotta e cortese e che il Sile rinfresca da secoli, esiste una società ginnastica fiorentissima, ma buona, che ha una curva latta sotto il peso delle medaglie guadagnate un po' da per tutto in quelle gare che piacciono tanto ai vecchi, per l'illusione ch'essi provano di sentirsi ancora gagliardi, ed alle signore per un resto di sangue materno nelle loro vene. Taluni membri della numerosa società godono da presso la torre del vecchio palazzo comunale di Treviso una fama di forza e di sveltezza ch'essi non crederebbero per tutto l'oro del mondo. Ora avviene che la società trevigiana compie nel mese scorso il venticinquesimo anniversario della sua fondazione, e l'anniversario era eccellente pretesto a qualche festa insolita, a qualche nuova manifestazione di virilità. Così fu indetta una gara ginnastica interprovinciale e contemporaneamente una gara nazionale di giochi ginnici: quest'ultima, la prima del genere, essendoci finora in Italia non erano avvenute se non gare parziali di giochi. Ai larghi inviti i campioni risposero in larga misura. Gli eleganti ludi ebbero luogo nei giorni 6, 7 ed 8 settembre. Treviso pareva un'altra; aveva assunto una certa aria di capitale che stupiva gli stessi trevigiani. Ogni sera illuminazione straordinaria, e durante il giorno lungo le vie non sonavano che trombe, non sventolavano che bandiere dai nastri carichi di medagliette e di corone d'argento, non passavano che giovanotti dalle braccia d'acciaio e dal collo d'aurum, dritti, disinvolti nei succinti loro costumi di tutte le forme e di tutti i colori. V'erano in complesso 500 fra ginnasti e giocatori formanti trenta squadre ed appartenenti a ventuna società attente in riva al Sile da Marino, da Como, da Udine, da Ferrara, da Rovigo, ecc.

Le gare cominciavano il mattino all'alba e non terminavano che a sera inoltrata, durante il giorno nell'ampio ciclostorno e dopo il tramonto nella palestra della Società trevigiana. Anzi una volta, causa la pioggia, le gare si svolsero nel teatro sollevando entusiasmi incredibili. Basti pensare che il pubblico, pur composto in gran parte di signore, chiedeva, anzi esigeva la replica di ogni singolo esercizio!

Diversi erano i giochi ginnastici; più diversi ancora, perchè più nuovi, risuonarono le gare dei giochi. Per più tali giochi parvero una rivelazione, ignorando che l'esotismo di essi è limitata al mondo. Infatti il *foot-ball*, per citarne uno, non è altro che l'antico gioco del calcio, il quale, dopo essere stato in fiore in Italia, passò la Manica per farsi ribattezzare dagli Inglesi e tornò così camuffato in patria. Vi furono dunque gare di *foot-ball*, di tamburello, di *lawn-tennis*, di palla vibrata e di giuocchetto. Alla gara nel giuoco del calcio vinse la squadra di Udine, che giocò dalle 8 alle 13 contro la squadra di Treviso e contro la squadra pure ottima di Ferrara. Il pubblico numerosissimo si interessò molto a questa gara. Il premio era un gonfiore in seta ricamato dalle signore trevisane.

La causa dei giochi fece dei passi giganti e trionfali nel Concorso di Treviso. Si vide alla prova quanto la vecchia ginnastica agli attrezzi sia inferiore ai giochi come mezzi di educazione fisica. L'evoluzione verso metodi più igienici e più fisiologici di esercizi della gioventù è ora un fatto compiuto, il progresso è rapido, e ne vedremo presto gli effetti benefici.

Ai vincitori toccavano naturalmente dei premi offerti dal ministero della guerra, dai senatori veneti, da municipi, associazioni, e singoli individui. E poiché i premi erano molti, giova sperare che tutti i concorrenti saranno rimasti soddisfatti.

Alla cerimonia della chiusura, semplicissima, non vi furono che due discorsi assai brevi, anche per il caso d'ardeggiava spietato il campo delle nobili gare. Poi la festa accompagnò i lottatori alla ferrovia fra le acclamazioni e gli applausi.

Così a Treviso spuntò il vanto aver ideato ed organizzato con molta abilità la prima gara nazionale di giochi ginnici. Ormai basta cominciare, e fra un anno, se non prima, dieci città bandiranno altro gare consimili. Ben vengano del resto poiché servono a sviluppare il corpo, e che, forse, dice il proverbio, se farsi rispettare ha sempre ragione.

IL XXVIII CONGRESSO ALPINO.

Chi ebbe la ventura di partecipare in questi ultimi anni ai congressi, anzi ai congressi alpini che le singole sezioni vanno organizzando, avrà sempre sentito ripetere da più d'uno: *Questo è il migliore dei congressi alpini!* Un po' perchè il bene presentato fa dimenticare il passato, un po' perchè in ogni congresso si passa in una regione nuova; un po' perchè nella stessa sezione vuole essere da meno della consorella, un po' perchè gli alpinisti, in fondo, sono simpatici anche a chi non li prende sul serio, certo sì che quella affermazione riscuote sempre le approvazioni generali.

Ed è ancora più certo che i tre ultimi congressi resteranno celebri ed indimenticabili. Nel 1894 la sezione di Torino ci innalzò sino al Gran Paradiso; nel 1895 la sezione di Milano ci condusse per la Valtellina sino all'immenso anfiteatro, bianco ed agghiacciato, del Cedei; nel 1896 la sezione di Genova ci fece traversare e ritraversare le Alpi Marittime. Nel 1897 a Bergamo e nel 1898 a Biella avremo, com'è desiderabile, e data la sede di queste sezioni, due congressi più modesti; nel 1899 Venezia ci condurrà ai suoi monti, al Pelmo ed all'Antelao, le cui cime servivano come lontano segnale della quarta, gli insperati, i Fretolosi, ed altre ancora. V'erano Estremo Oriente, veleggiavano sull'Adriatico. Visitate così le Alpi occidentali e le orientali, resterebbero, per il 1900, le centrali; e chi sa! Il futuro, sulle ginocchia di Dio.

Ma lasciamo tutte codeste belle cose, e vediamo all'ultimo congresso.

La commissione organizzatrice superò... alla stessa. Combinò uno stupendo programma; ne previde e superò ogni menoma difficoltà; scelse, studiando e ristudiando il calendario, e prendendo consulti da tutti i Matthei del mondo dell'universa, sui giorni limpidi, sereni, perfetti, messi lì come una splendida parentesi in mezzo alle piogge, alle nebbie ed ai fulmini di quest'anno; dopo varie crisi interne, fin col fabbricare l'idea che, ridotti giornalmente dal tempo che non avrebbe certamente potuto essere così perfetto se non fosse stato fabbricato a bella posta. Il quello che confortava, si era il vedere che, nella loro grande magnanimità, gli alpinisti genovesi sono giovani. Avvezzati a salire e scendere per vichi e salite, ad arrampicarsi per case d'una dozzina di piani, ad andar a passeggiare sino su all'Acquasola, alla villetta di Negro, al Righi, allo Sperone — tutta località d'ora un po' difficile andare colla bicicletta — i giovani genovesi conservano l'amore per la montagna.

Gli alpinisti furono accolti con vera cortesia, indimenticabile, insuperabile, a Genova, a San Remo, a Cuneo; e più d'uno si sarà domandato: *Oh! i quali meriti ho io per essere tanto festeggiato?* Oloro che pensavano così scordavano in quel momento che la festa, più che alle persone, era fatta all'idea: perchè l'alpinismo italiano, nei suoi 33 anni di vita, bene meriti del paese, per chi vede più in là di bei bianchetti e dei brividi; perchè in gran parte ad esso dobbiamo le nostre Alpi prima ignote, sono ora conosciute ed illustrate sino nelle valli più remote, sino sulle cime più eccelse; ad esso dobbiamo se furono tracciati sentieri, fondati osservatori meteorologici, pubblicati carte, guide, illustrazioni; l'ogni genere, incoraggiata la pittura dell'alto monte, tolta tanta gioventù dall'apatia e dalla poltroneria.

Il congresso di quest'anno cominciò dal mare; e così gli alpinisti poterono passare, in due soli giorni, andando da San Remo sino al passo dell'Arpeto, dai ludi beati ove verdeggiano gli olivi, prosperano le palme, sorridono i fiori più vari, e triona la terra, feconda, sino su ad una regione sterile e brulla, dove non si strascina neppure l'umile mugo, dove appena qualche grana leontopodio biancheggia sulle nude rupi e sulle scomposte roccie che sono lì a separare una regione ghiacciata che s'è ritirato sino su poco sotto alle alte vette.

Il pensiero di condurre, così d'un tratto, bruscamente, rapidamente, dal mare all'alto monte, fu davvero felice ed originale. Ciò metterà però

in qualche imbarazzo gli organizzatori dei congressi futuri, se vorranno imitare quello del 1896; e ciò darà molto da pensare all'ingegnere Curro, presidente della sezione di Bergamo, se vorrà cominciare quest'anno il congresso dell'anno venturo con una gita in mare!

Nel passare per quel tratto di territorio francese che si spinge così su in alto, sino al più fiorente della valle della Roia, si corse anche rischio di far sorgere un incidentino internazionale. I commissari francesi alla dogana agirono con una certa larghezza nella visita dei bagagli; ma si mostrarono feroci eccardati. Di coccarda italiana non c'era l'ombra; ma due alpinisti dovettero levarsi due nastri minuscoli, uniti agli stemmi della Società Alpina del Ticino e di Trieste. I detti commissari poi vennero chiaramente che alla minima dimostrazione saranno stati tutti arrestati dai gendarmi e dai *Chasseurs des Alpes*. Nientemeno! Ed i *Chasseurs*, per tutta la via, ed in tutti i paesi, erano scaglionati, e ci guardavano con una certa aria parva volens dire: *Ora vi mangiamo la tua bocca!* Passaggiavano a due o più col loro berretto, simile ad una tafferia, messo sulle ventrini; e noi a Bergio, per vendicarci, compenavamo tutti quanti, spogliando i nostri berretti, il nostro bravo berrettone da *Chasseur*, ce lo calcammo eroicamente sulla testa, ed allegri e trionfanti ripassammo il confine. La Francia era salva.

A Genova, a San Remo, a Ventimiglia, allo stabilimento di San Dalmazzo, il Congresso fu una festa; ma poi cominciò la fatica, ed il 6, il 7 e il 13, si fece sul serio. I vecchioti, gli aspettati, gli insperati, i Fretolosi, ed altre ancora si fermarono lì, e tornarono indietro; ed i scelti, i soldati di Gedone, si spinsero su per la valle delle Miniere, e compirono una gita veramente grandiosa sulle Alpi Marittime. Dalla valle delle Miniere, per il passo dell'Arpeto, passarono in quella della Gordolasca, donde per il passo di Pralis, in quella della Vesubia, tutte sul versante meridionale delle Alpi Marittime; e di lì per il Colle delle Finesire, tornarono al centro della capitale delle Alpi stesse, passando sul versante settentrionale, dal bacino del Varo a quello del Po.

La difficoltà principale incontrata dagli organizzatori del Congresso, si fu la mancanza assoluta di passi e di alberghi lungo quasi tutto il percorso; e non solo mancanza di passi e di alberghi, ma ben anche di malghe e casolari. Da San Dalmazzo, infatti, si camminò due giorni prima di giungere al santuario ed albergo della Madonna delle Finesire; e di qui un'altra mezza giornata prima di scendere sino alla Real Casa di Caccia di San Giacomo di Entracis. Si dovette per conseguenza mangiare sul nudo terreno, e riposare poi sulla paglia, nelle *granges*, nome dato a quei casolari che in altri siti delle Alpi si chiamano *baite*; e questi, ed altri nomi, che parvero nuovi e strani a molti di noi, ci fecero pensare a un altro nome, cioè a un vocabolario alpino comparato delle singole valli italiane.

La prima di codeste appetitose, quantunque incomode, colazione, ebbe luogo al *Lezzy Lough*, che si chiamava così forse, perchè sono molti i corsi, e chiusi in un grande e rudo anfiteatro di rocce, in un paesaggio mesto, che pare la terra della desolazione. In quel gruppo d'alpinisti, seduti sulla roccia, sui sassi, sulle magre solle in riva al lago, sulle alpi, sul nudo terreno, si vedevano tipi svariati, curiosi, strani. Venuti da ogni regione d'Italia, impiegati, uomini d'affari, soldati, nobili, borghesi, studenti, insegnanti, sono tutti confusi in una sola classe: alpinisti. Ci vediamo ogni uno di anno in anno, ma poco già, sempre quelli; appaiono, passano a poco, a quale sezione appartengono; conosciamo le nostre imprese alpine; sappiamo misurare la forza, la resistenza, i garesti, la velocità di ciascuno; ma nessuno s'è mai curato di sapere chi siamo, donde veniamo e dove andremo dopo finito il congresso. Siamo alpinisti; più bravo chi va più alto; tutto il resto che conta e che c'importa?

L'ultima di quelle colazione si fece a San Giacomo di Entracis, sotto i verdi vigni presso la Casa di saccia che era la prediletta di Re Vi-

lorio, e che Re Umberto non vide mai. Quella colazione era mezza; tutti pensavano che sarebbe stata l'ultima all'aperto, all'aria, al sole, e che la sera si sarebbe tornati a chiudersi in un salone, colla luce artificiale, coi camerieri in frac!

La traversata della montagna fu un po' lunga, qua e là faticosa; il riposo sul fieno fu un po' agiato, specialmente perché certo pulci meravigliosi, forse venute dalla Francia (il cui confine era a pochi minuti dal nostro giaciglio), non s'acquetarono finché non furono tutte ben pasciute di caldo e forte sangue d'alpinista; ma, tutto ben considerato, la gita non è tale da impedire un discreto camminatore.

Durante la traversata, ben di rado si trova la neve. Però poco sopra il Praiet, sotto i tre Colpas, s'estende un nevaio, grande poco più d'un biliardo, e che è sorgente del Gesio; e su quel nevaio-ghiacciaio, sotto cui s'apre una bella caverna, vollero spingersi molti di coloro che gli passarono poco lontani, per poter, ritornati al paese natio, esclamare superbi: *Anche noi calciamo le eterne nevi!*

Non mancarono però anche le salite, le quali furono forse più numerose che in qualunque altro congresso; e non furono pochi coloro che trovarono il tempo di salire il Bego, il Righi delle Marittime, che offre una vista stupenda sulle Alpi e sul mare; il ghiacciaio della Maleda, che è il più meridionale in tutta la cinta alpina; il Gelas ed il Clapiet; ed anche la sublime Argentera, la cima più elevata del-



IL GEN. GIUSEPPE VIGANÒ, nuovo vicegovernatore della Colonia Eritrea.
(Fotografia P. Cini di Caserta.)

le Marittime, e precisamente uguale, in altezza, all'Etna: cioè metri 3313.

Malgrado la bella camminata, e le numerose salite, non si può negare che anche in questo, come negli antecedenti congressi, i banchetti sieno stati molti e sostanziosi; il che fece esclamare a Cuneo ad uno dei congressisti:

— La commissione fu molto oculata nello scegliere Cuneo come luogo di scioglimento di questo congresso.

— E perché?

— Perché in questa città il sindaco si chiama *Bacca* ed il prefetto si chiama *Bacco*.

OTTONE BRENTARI.

IL GENERALE GIUSEPPE VIGANÒ

partito il 9 settembre per l'Eritrea dove va ad assumere la carica di vicegovernatore, al posto del generale Lumberti, è nato a Tradate in provincia di Como, il 27 aprile 1843. È uno dei più distinti ufficiali superiori del nostro esercito. Si distinse nelle campagne del 1860 e del 1866. Ultimamente comandava ad Ancona la brigata Ravenna. Fu, come colonnello di stato maggiore, comandante in seconda della scuola dei sott'ufficiali a Caserta. Fu già in Africa durante la campagna del 1887-88, come capo di stato maggiore del comandante. Per benemeriti speciali, durante quella campagna, fu, di muti proprio del Re, nominato ufficiale dell'ordine dei Santi Maurizio e Trazzaro.



IL CONCORSO DI GIOCHI GINNASTICI A TREVISO (fotografie del signor G. Ferretto di Treviso).

LUIGI PALMIERI.

La sera del 9 settembre è morto a Napoli l'insigne geologo, che passò gli anni più operosi della sua vita e dedicò tutta la sua intelligente abnegazione agli studi dei fenomeni alpini, vigile e costante direttore dell'Osservatorio Vesuviano. È morto di bronchite acuta nella grave età di 89 anni.

Era nato a Faicchio, nella provincia di Benevento, il 24 aprile 1807. A 21 anni già insegnava fisica nel Liceo di Salerno. Nel 1847 fu chiamato ad insegnare nella Scuola di Marina a Napoli. Due anni dopo gli era conferita la cattedra nell'Università partenopea; fu nominato direttore dell'Osservatorio astronomico del Vesuvio, dopo la morte del sommo fisico parmense Melloni, avvenuta nel 1853.

Venne espressamente fondata per Palmieri una cattedra di fisica terrestre nell'Ateneo di Napoli. Negli "Annali dell'Osservatorio meteorologico del Vesuvio" è raccolto il frutto delle sue preziose indagini. Il suo libro *Le leggi e le origini dell'elettricità atmosferica*, venne tradotto in francese, inventò il famoso *simiografo* elettromagnetico, l'idrometro autografico, il diagrafo per iscrivere le alterazioni dell'olio. Innumerevoli le sue opere e monografie di fisica terrestre.

Il suo studio intorno all'*Incendio Vesuviano del 26 aprile 1872*, venne tradotto in Germania e in Inghilterra. Secondo lui, quella grave e luttuosa conflagrazione vespuviana fu l'ultima fase di un incendio cominciato fin dal gennaio del 1871. Aveva già avvertito che quando il cratere centrale comincia a ridestarsi con piccole eruzioni, si può quasi sempre presagire una serie più o meno lunga di modesti accendimenti, i quali sono come la preparazione ad un grandioso incendio, dopo del quale il vulcano, per lo più, si rimette in riposo. Perciò, quando il Palmieri vide, nel novembre del 1868, fonderli il cono ed uscire copiose lave, che, pel fosso della *Primoia*, si gettavano sulle anenne e fertili campagne, invece di annunciare il principio di una eruzione, annunciò la fine di quella che da oltre un anno si era vista



LUIGI PALMIERI, in. a Napoli il 9 settembre.

(Fotografia Montabone di Napoli.)

durare per continua lava discesa dalla cima del cono.

Dal novembre del 1868 fino al dicembre del 1870 il monte si mantenne quieto, e solo mostravano una certa attività le lave fumanti rimaste sulla origine della fenditura. Ma nei primi giorni del 1871 il *simiografo* si mostrava inquieto, ed il cratere, con qualche detonazione, mandava fuori vari proiettili incandescenti. Allora il Palmieri diede l'annuncio che "un nuovo periodo, eruttivo era cominciato, che sarebbe stato di lunga durata, ma con fasi che non era possibile presagire". Infatti, il 13 gennaio, nel corso settentrionale del piano superiore del cono vespuviano, si formò un'apertura dalla quale uscirono dapprima poche lave, e poi sorsero subito un piccolo cono da cui uscivano proiettili incandescenti con molto fumo di colore rossiccio, mentre il cratere centrale continuava le sue detonazioni più forti e più frequenti. Nella sua relazione, il Palmieri ha descritto le fasi successive della terribile eruzione del 26 aprile 1872, fino alla notte del 26 aprile, nella quale l'Osservatorio si trovò fra due correnti di fuoco.

Spinto dall'ardore delle esplorazioni, l'animoso scienziato si lasciò tanto che corse pericolo di perdere la vita. Parecchie vittime furono depolate, e, fra gli altri, perirono otto giovani studenti di medicina. Gli abitanti dei Comuni minacciati fuggirono. Anche da Napoli molte persone si allontanarono.

Se la lava, scriveva il Palmieri, avesse continuato a discendere il 27 come fece il 26 aprile, sarebbe giunta fino al mare e avrebbe prodotto lo sterminio fin presso Napoli, i danni si calcolavano in più di tre milioni. Le bombe e i pezzi di lava si elevavano fino all'altezza di 1300 metri sul'orlo del cratere. I villaggi di Massa e di San Sebastiano subirono terribili danni. Delle osservazioni fatte dal Palmieri, conosciute anche dallo Scacchi, si interessarono gli scienziati di tutta l'Europa.

Vecchio d'anni, ma giovane di spirito, non volle abbandonare il suo posto e le sue indagini. Fu nominato senatore nel 1873. Fino agli ultimi giorni della sua vita



IL XXVIII CONGRESSO ALPINO (da fotografie del signor Giacinto Garaffi di Cuneo e del signor Reynaudi di Torino).

egli continuò a vegliare su quel vulcano. causa di tanti lutti, nella più ridente plaga del mondo. Amato e venerato da gran tempo, egli era caro al popolo napoletano, che vedeva in lui un profeta del terremoto e da lui voleva informazioni positive, e in lui ciecamente fidava.

Non un giornalista famoso, *Jacopo Camin*, scolaro e compagno di Leone Fortis, m. il vo a San Giorgio d'Alfide (Caserta), dopo che le malattie e le disgrazie l'avevano fatto ritirare dal giornalismo e dalla Camera. Padovano per nascita, ove nacque nel 1834, si trasportò a Napoli, appena libera, cioè nel '60, col Fortis, e con lui fondò il *Fungolo*, di cui poi rimase solo proprietario e direttore, facendosi più napoletano dei napoletani. Del pari a Milano, i venti diventati più milanesi dei milanesi, il *Fungolo* napoletano divenne, sotto di lui, una potenza, ancor più che non fosse da principio il *Fungolo* milanese. La sua influenza non si attenuò che quando comparve il *Piccolo* con Cafiero e De Zerbi. Però continuava a dettar legge, a combattere vigorosamente la Destra; fino dal 1865 fu eletto deputato di Caserta, e rappresentò quel collegio fino alle ultime elezioni, nelle quali, già scosso di corpo e di spirito, rinunciò alla candidatura. Aveva dovuto anche rinunciare al vecchio *Fungolo*, e ne aveva fondato un altro che per distinguersi si aggiunse l'addiettivo di *parlamentare*, ma anche questo cedette al Riccardi. Apparteneva alla vecchia scuola che vedeva nel giornalismo una missione, un po' retorica, ma calorosa e patriottica; e si trovò sbalestrato dai gusti nuovi del pubblico per le informazioni rapide, per la polemica breve. Fu pure grande conoscitore di antichità, e ne aveva formato una raccolta pregevole, che andò dispersa. Alla Camera non era oratore, ma istruttore appassionato; e nelle conversazioni piacevoli e facende; e nelle influenze dentro e fuori la Camera, per le opposizioni instancabili a favore della Sinistra storica. Soprattutto di Cavour fu gran partigiano ed amico.

Non a Gorizia in improvvisamente il conte *Egoni di Hohenlohe*, presidente delle ferrovie del Sud e deputato per Gorizia alla Camera austriaca. Non aveva raggiunto il mezzo secolo, era venesiano di nascita e figlio di madre italiana, la contessa Teresa Thon-Valassina, distinta pittrice, discendente di quei Della Torre che disputarono al Visconti il primato in Milano, e si ritirarono poscia nel Friuli. Giovannino, entrò in diplomazia; addette alla legazione austriaca presso il Quirinale a Roma, seppe guadagnarsi nome simpatico. Rimpiantato ed eletto alla deputazione, acquistò considerazione a Vienna e fu chiamato a dirigere le ferrovie del S. G. italiani, soggetti all'Austria, ebbro in lui nel Parlamento e fuori un difensore aperto e fedele contro gli stivali che si volevano avere gran peso sia per le sue qualità intellettuali, sia per la sua posizione di famiglia. Il defunto apparteneva infatti a quella stessa casata dei principi di Hohenlohe-Waldenburg-Schilling della quale fanno parte il cardinale monsignor e il cancelliere dell'impero germanico.

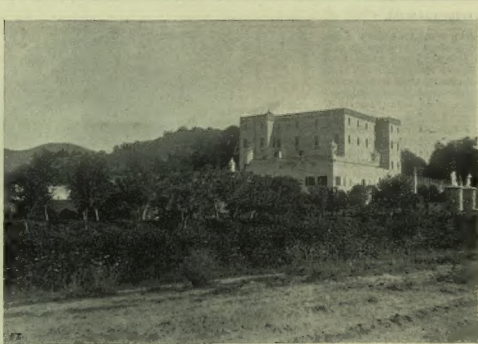
IL VARO DEL CRISTOBAL COLON

ritardato parecchi giorni per il mal tempo, ha avuto luogo felicemente martedì, 10 settembre. È stato il varo di un cassetto al cantiere Ansaldo a Sestri Ponente, e venduto alla Spagna. Per riceverlo in consegna vengono appositamente l'ammiraglio Butler e il generale Guillemin coi loro aiutanti, oltre che il conte di Benomar, ministro di Spagna a Roma. Arrivarono pure in gran numero i giornalisti spagnoli.

Una folla straordinaria si recò a Sestri per il varo. Dinanzi al cantiere Ansaldo stazionavano il *Duilio*, la *Maria Pia*, l'*Euridice*, imbandierata, la palleggiante *Campidoglio*, e innumerevoli barche. Oltre ai citati personaggi spagnoli in grande uniforme vennero l'ammiraglio Candiani, rappresentante il ministro della marina, il prefetto, il sindaco, l'arcivescovo di Genova, il vescovo d'Aquai, deputati, ecc. Nel cantiere fanno servizio d'onore i pompieri, una compagnia di marinai e guardie municipali. Menzinger Regio seguito dal Capitolo si reca alla cappella eretta in prossimità del pado per recitare le preghiere rituali, quindi impartisce la benedizione alla nave. Dopo ciò la contessa Benomar, dando il braccio al comm. Giovanni Bombini e accompagnata dall'ammiraglio Candiani, sale il palco appositamente eretto e rompe la tradizionale bottiglia di *Champagne*, tra applausi fragorosi.

Alle 10,15 uno squillo di tromba annunzia che si comincia a togliere i puntelli. — Innumerevoli operai si accingono al lavoro, cominciando da prua. Intanto le bande musicali suonano la marcia reale. Sono le 10,55. Un altro squillo di tromba annunzia che stanno per cadere gli ultimi puntelli. È un momento di grande trepidazione. Ad un tratto l'incrociatore su cui sventolano le bandiere italiana e spagnola comincia lentamente a muoversi; quindi aumentando di velocità, scende maestosamente in mare, fra frenetiche acclamazioni, agitati di cappelli, fazzoletti, salve d'artiglierie delle navi.

Dopo il varo, tanta felicemente riuscito, gli invitati presero posto nel teso speciale e si recarono a visitare lo stabilimento Ansaldo, ove era preparato il banchetto. Allo *Champagne* il senatore Bombini, accennando allo sviluppo dato in Italia alle industrie navali, rese omaggio alle menti italiane che, capitanate da Brin, concepirono i colossi dell'arte navale, che sono vincitori di pace tra le nazioni, perchè una nazione forte è fautrice di pace. L'ammiraglio Candiani, a nome del ministro Brin, disse che i cannoni del vecchio *Duilio* salutarono la sua sorella scesa oggi in mare per sostenere la causa della pace, e mandò un saluto alla Regente di Spagna. L'ammiraglio Butler e la contessa Benomar bridarono al Re, alla Regina d'Italia e al Principe di Napoli.



Il castello con parte del giardino, veduto da sud-ovest.

IL CASTELLO DEL CATAIO

ED IL RECENTE ESODO DE' SUOI MUSEI

Qualche mese fa una grave controversia giudiziaria, se non addirittura una guerra, sembrava inevitabile fra l'Austria e l'Italia: il pubblico nulla seppe perché le borse europee le quali hanno pure la sensibilità ed i pudori delle vergini, finsero di non accorgersene; ma la cosa non è per ciò meno esatta. Per persuaderne bastava viaggiare nel maggio scorso gli amari colli euganei, tanto cari al Petrarca ed all'autore del *Neuromanismo* per le dame.

Il pretesto esisteva infatti ed era grave: Battaglia stava per perdere quella parte de' suoi tesori che l'ingegno ed i milioni di Tommaso degli Obizzi avevano ivi accumulato. A Battaglia non volevano saperne di permettere l'esodo delle secolari raccolte, richiamo di forestieri, grazie al molto loro interesse per l'arte e la storia; ma le proteste non impedirono che centinaia di casse ben chiuse, con lo scudo della casa imperiale d'Austria-Este nei suggelli, partissero alla chetichella, lasciando insoddisfatti al confine la curiosità degli stessi doganieri.

Battaglia è una cittadina niente più vasta d'un quartiere di Milano. Davanti a disonori geografici non è anzi che un comune di 4000 anime, così denominato da un zuffa ivi accaduta al tempo della dominazione Carrarese. Ha però fama di maggiore estensione in virtù delle acque termali abbondantissime in tutta quella regione, la cui

spina dorsale è rappresentata dai colli euganei di origine vulcanica, e quindi generosi di prodotti minerali. Un largo e diritto canale, che congiunge il Brenta all'Adige, rinfresca le bianche cascate di Battaglia allineate lungo le due rive. Sciami di oche digiazzano e si tuffano nel canale... per allettare i viaggiatori ad entrar nelle torme! Da una parte le ultime ondulazioni dei colli arrivano fin proprio alla sponda destra, che è la più ridente per abbondanza e sontuosità di ville e castelli. Una villetta ed un cuore in mezzo alla pace degli Euganei: è la felicità!

Da Padova a Battaglia corrono, diciotto chilometri, e tutti gli anni migliaia di sfasciati, di romantici, di acciacciati in cerca di salute. Nella prima metà del cinquecento faceva volentieri quel viaggio anche un'austera dama, la marchesa degli Obizzi, la quale a risparmio di fatiche finiva col costruirsi una piccola casa, un *piad-a-terra* come si dice, a poca distanza da Battaglia.

La famiglia degli Obizzi, che in fatto d'antichità rivaleggia con Gondranò e Gondemaro, sarebbe calata in Italia intorno al mille e stabilitasi a Padova nel 1420 con un Roberto di poema degno e di storia.

Fatto sta che il figliuolo della dama austera, il fantaseo Pio Egna, ricco d'idee e di quanto occorre a dar loro consistenza, pensava di scosci-



Ingresso al castello.



Il castello del Cataio, veduto da sud-ovest.

tuire la materna casetta con un castello più vasto ed imponente di quanti egli ne avesse mai visti. I piani, secondo un cronista, li avrebbe recati nientemeno che Marco Polo dalla Cina, o Catai come chiamava, e lo più più seguiti, e così ai castelli di quelle regioni! In un libretto stampato dallo Hoepfi a Milano leggesi a dritta che «allorquando Marco Polo ritornò in Italia dal suo secondo viaggio asiatico, presentò al marchese Pio il piano del castello di Catai nella grande Tartaria, secondo il cui disegno egli fece erigere il suo». Ed il marchese Pio nacque due secoli e mezzo dopo la morte del viaggiatore veneziano! Così ad ogni modo vorrebbero giustificare il nome di Cataio rimasto alla località ed al maniero degli Obizzi ad un chilometro dalla ridente borgata. Forse Pio Enea aveva letto il *Milione*, e n'era rimasto tanto impressionato da rinnovare le imprese del Polo... a Battaglia!

Poiché il monte scendeva fino all'acqua, egli ne fece tagliare una parte; scavò anditi e scale nel sasso, vi stese cortili e rampe, ed assisté all'innalzamento delle mura dalle basi granitiche più di quelle date dal Magliani alle finanze passane! Dal «Ragionamento sopra il Cataio» del Betussi (Padova, 1973) rilevasi che i lavori cominciarono nel 1570 e costarono all'imperatore Pio Enea degli Obizzi i due occhi del capo. Infatti il castello «si può dire piuttosto una fabbrica regia che privata».

È semplicemente imponente, ma d'una imponenza talmente austera da sembrare una fortezza medievale meglio che un palazzo signorile. Le sue mura s'elevarono diritte ed altissime, senz'ombra di modanatura intermedie, con tre ordini di scarse finestre, ed in cima, a guisa di coronamento, una massiccia merlatura capace di proteggere un intero reggimento di fucilieri.

Il castello propriamente detto è preceduto e fiancheggiato da altre fabbriche minori dello stesso stile, terminate da terrazze agli angoli dalle quali sporgono delle torricelle esposte. Davanti al Cataio scorre il canale di Battaglia traversato da un robusto ponte in pietra che adduce nel castello. La porta d'ingresso è larga, quasi quadrata, tutta di pietra e così massiccia da scambiarsi con la porta d'una città.

Dietro le spalle della atria dinanzi autunnale degli Obizzi distendesi un parco ampinoso ed assai accidentato. Vi s'incontrano prati, laghetti,

cascatelle, fiti boschi, ed un tempo anche animali selvaggi in piena libertà, essendo che il parco è chiuso da mura le quali seguono le ondulazioni del terreno, e salgono, discendono, s'arrampicano arditamente sui colli forse per dare idea della gran murgaglia della Cina e serbar ogni cosa in carattere! Adesso non vi sono più che daini e caprioli destinati ad esercitare la pazienza cinemotografica di qualche privilegiato Nembrotte.

A Battaglia vivono ancora delle creature semplici le quali credono in buona fede che le cuse dei sudditi del contado Kuangsu siano fatte proprio come l'imponente capriccio di pietra del virtuoso Pio Enea degli Obizzi, comprese magari le pitture che lo allietano! Perciò la decorazione interna del castello è opera del pittore Battista Zelotti, veronese come Paolo e di lui coetaneo. A lui freschi illustranti i fasti degli Obizzi, oppure favolete ed allegorie, ebbero nel cinquecento tanta voga da stimarli poco o punto inferiori ai freschi dello stesso Paolo.

Morto Pio Enea, succedeva nella proprietà del Cataio il figlio Tommaso, il quale provvedeva ad arricchirlo d'un'armiera e di un copioso museo comprendente strumenti musicali d'ogni paese, lapidi, quadri, idoli egiziani, vasi etruschi, arredi sacri dei primi secoli del cristianesimo, annessi d'ogni foggia usati dagli antichi ed acquistati a gran prezzo. In rapporto coi musei un po' suoi, egli riceveva man mano ad ottenere ciò che qua e là rinveniva negli scavi di Grecia e dell'Etruria. Nel secolo scorso le raccolte del Cataio godevano così larga rinomanza da attirare a Battaglia i curiosi in folle da tutti gli studioli d'ogni parte. L'armiera in special modo ed il museo musicale presentavano il più vivo interesse: quella piena di albarde, di armature complete, di scudi, di mazze, frecce, archibugi a forcilla, colubrine ed ingenti cannoni, e tra cui il cannone inventato dagli Obizzi e da loro nominato; questo di strumenti curiosi e rari, parte dei quali figurarono degnamente nell'ultima esposizione musicale di Vienna.

Nella seconda metà del seicento il castello del Cataio ebbe l'onore di ospitare Carlo Emanuele di Savoia, e nel 1687 Ferdinando di Baviera; ma un'ospite meno illustre ma più famosa fu quella Lucrezia che fece piangere mezzo mondo e l'immagine della quale dovrebbe trovarsi nei ginecii di tutte le sposo italiane! La commovente storia, che ispirò drammi in prosa e in musica, si può leggere nel volume del Gloria; qui basterà sapere che ella lasciò scappare piuttosto che cedere alle voglie d'un giovinetto, segretario e confidente di suo marito; per cui Padova le innalzò un monumento con la scritta:

«Venera l'immagine e la vittima della podiziccia Lucrezia Dondi-Orologio, moglie a Pio Enea degli Obizzi, marchese d'Orciano, questa, di notte, ammorzò col pudico nascente le fiamme di un novello Tarquino e così vinse la romana Lucrezia, gloria dell'intemperato italiano».

Il Tarquino del seicento chiamavasi Attilio Pavanelli; e poi ben negò il suo delitto anche negli strazi della tortura, addò assolto.

L'ultimo degli Obizzi, venendo a morte, lasciò il castello del Cataio ed ogni cosa in esso compresa ai duchi di Modena, perchè con la casa d'Este gli Obizzi sembra fossero congiunti, ma più probabilmente perchè il duca di Modena, gran signore come pare, offriva garanzia di serti al Cataio l'antico lustro. Il testamento, in data del notaio Bozza di Padova, reca la data del 2 giugno 1803. Nel museo civico di quella città conservasi la copia autentica dell'inventario dei beni e delle raccolte Obizzi, compilato il 25 giugno stesso anno, con la descrizione delle monete, medaglie, strumenti musicali, ecc. È un volume in-folio di carta 150. Da un altro documento del marzo 1816

rilevasi che alla morte dell'arciduca Carlo Ambrogio d'Austria, riscuotendo difficile la divisione della eredità per la molteplicità dei beni e degli eredi, la stessa Obizzi fu acquistata da S. A. Francesco, duca di Modena, Negri, Mirandola, pagando 414.000 lire ai rimanenti eredi.

Fatto sta che il fortunato duca Francesco IV di Modena, il *Rogantino* dei Giusti, marito a Beatrice figlia di Vittorio Emanuele re di Sardegna, abito al Cataio, e lo più più seguiti, e così ai castelli di quelle regioni! In un libretto stampato dallo Hoepfi a Milano leggesi a dritta che «allorquando Marco Polo ritornò in Italia dal suo secondo viaggio asiatico, presentò al marchese Pio il piano del castello di Catai nella grande Tartaria, secondo il cui disegno egli fece erigere il suo». Ed il marchese Pio nacque due secoli e mezzo dopo la morte del viaggiatore veneziano! Così ad ogni modo vorrebbero giustificare il nome di Cataio rimasto alla località ed al maniero degli Obizzi ad un chilometro dalla ridente borgata. Forse Pio Enea aveva letto il *Milione*, e n'era rimasto tanto impressionato da rinnovare le imprese del Polo... a Battaglia!

Redente nel 1868 a libertà le provincie venete, il Cataio perdé gli augusti suoi ospiti dal momento che il castello non poteva passare i confini; ma esso rimase proprietà della casa d'Austria-Este, e precisamente di quel duca Francesco V, che seguì a protestare contro la usurpazione dei suoi Stati, fin che la morte lo colse nel novembre 1875. Non avendo egli figli, il Cataio toccò ai congiunti, ed è adesso un possedimento dell'arciduca Francesco Ferdinando presunto erede dal trono degli Asburgo-Lorena in seguito al dramma di Mayerling.

Per un momento il governo italiano ebbe la speranza di poter rivendicare il Cataio alla corona d'Italia; anzi nel 1867 il ministero dell'interno richiamava dal regio archivio di Modena copia del testamento del marchese Tommaso degli Obizzi, ma sembra assai pensoso della difficoltà dell'impresa poichè vi rinunciò.

Così il massiccio castello presso Battaglia ha un padrone che non vi soggiorna mai, e di quando in quando, come se non fosse, lo visita di sfuggita.

Avvenne intanto che nel corrente secolo i migliori oggetti del museo ed i pezzi più rari dell'armiera viaggiassero un po' alla volta, senza parere, dal Cataio a Vienna e negli altri palazzi imperiali degli arciduchi d'Austria-Este per non fare più ritorno. Ma nella primavera scorsa S. A. L. Francesco Ferdinando ordinava che tutto intero il museo e l'armiera degli Obizzi lo raggiungessero. Come lo seppero, gli abitanti di Battaglia se ne dolsero; la ridente loro borgata perdeva la maggiore sua attrattiva, la quale costituiva un patrimonio che i battagliesi credevano avere in comune con gli augusti signori. Per giunta quando nel 1875, per un provvedimento del giugno 1873 esisteva la clausola dove l'erede duca di Modena non rimoverebbe mai, in nessun caso, le raccolte del Cataio, pena la perdita della proprietà.

Una clausola 7. Ecco il pretesto d'un magnifico processo e magari d'una guerra fra l'Austria e l'Italia. A maggio, ripeto, questa pareva inevitabile. Se non che nel testamento originale non esiste vincolo di sorta; e così quasi trecento grandi case partivano liberamente, lasciando dopo due secoli il Cataio vuoto. L'ufficio per l'esportazione degli oggetti d'arte mandava anzi da Venezia al Cataio un apposito incaricato, il quale vide le cose ormai chiuse coi suggelli imperiali d'Austria-Este e non poté quindi che numerarle! Quella numerazione fu il solo compenso rimasto all'Italia in cambio d'un tesoro perduto per sempre.

A. CENTELLI

LA RIVISTA MILITARE A BRESLIAVA.

Ogni festa imperiale germanica deve avere necessariamente la sua rivista: essa non manca alle feste di Breslavia, per lo scoprimento del monumento a Guglielmo I, e per il convegno dei due imperatori di Germania e di Russia. Ebbe luogo a Gaudau il giorno 15 settembre degli imperiali di Russia, il 5 settembre. Essa riuscì brillantissima.

Quando lo Czar e l'imperatore arrivarono al campo della rivista montarono a cavallo coi loro seguiti, ed accompagnati da numeroso stato maggiore passarono dinanzi alle truppe del nostro esercito comandato dal principe Meinwerg.

La Caccia e l'Imperatrice in vettura seguirono lo Czar e l'imperatore. Tutte le musiche dei reggimenti suonarono l'Inno russo mentre gli imperatori passarono dinanzi alle truppe della Gaudau. Quindi le truppe s'allinearono due volte dinanzi agli Imperiali.

L'imperatore Guglielmo misse alla testa del reggimento Principe Reale Federico Guglielmo I e si sfilò dinanzi allo Czar. Quindi quest'ultimo si sfilò dinanzi al re dei granatieri della guardia Imperatore. Messandro di stanza a Guglielmo.

Lo Czar, la Czar e l'Imperatrice torzarono in vettura al castello reale di Breslavia, mentre l'imperatore vi rientrò alla testa della compagna delle bandiere.



1. Le miniere di piombo nella Valle delle Miniere. — 2. Piccolo ghiacciaio del Praiet alla sorgente del Gesso. — 3. Colazione dei congressisti alla R. Casa di S. Giacomo di Entraque. — 4. Sosta ai Laghi Lunghi.

IL XXVIII CONGRESSO ALPINO (da fotografie del signor Giacinto Garaffi di Cuneo).



Il convegno di Breslavia. — GLI IMPERATORI DI RUSSIA E GERMANIA ALLA RIVISTA DI GOERLITZ (fotografia Zander e Labisch di Berlino).

NOTE LETTERARIE

CARTEGGIO DI MICHELE AMARI.

L'autore della storia del *Vespri siciliani* e della *Storia dei musulmani* in Sicilia, che fra i primissimi additi con quali criteri scientifici si doveva scrivere la storia, basandosi solo sui documenti irrefragabili; — orientalista ammirato dal Rostan e da tanti altri, insigne che gli erano amici devoti; — il patriota che apparteneva alla schiera dei più liberi e più audaci sotto il governo borbonico di Sicilia; — l'aule che a Parigi onorava cogli studi e col viva la patria; — l'uomo di Stato, che fu ministro nel '48, e poi nel '90 accanto al dittatore Garibaldi in Sicilia e quindi ministro nel nuovo regno d'Italia, e senatore per volontà del Cavour; — ascetismo consigliere della Corona; — stato sempre e cospicuo da uomini che si chiamavano Thiers, Michelet, Panizzi, Arrivabene, D'Azeglio, e cento altri; — rivive intero nel suo bellissimo Carteggio. Alessandro D'Amico ha raccolto col aiuto dell'agregia famiglia Amari e lo ha pubblicato con postille in due volumi della *Biblioteca storica* degli editori Rizzoli, Frassati e C. a Torino. Le lettere sono 835. Cominciano dal 1852, anno in cui l'Amari lanciò nella vita letteraria, e finiscono nel 1889, anno in cui egli morì a Firenze; molti d'improvviso, come in un'ora e come il padre suo, un carbonaro condannato a morte con altri liberali, e poi condannato all'ergastolo perché confuso con l'Amari, che in Milano abbiamo salutato nell'80 presidente del Congresso storico al fianco del venerabile Arrivabene, un avanzo dei processi del '21, fu una di quelle rarissime nature che fino all'età più tarda conservano il vigore della mente del corpo. Spiccatissimo di italiano, la sua italianità risuona colla nota più vibrata in questo Carteggio, che resterà fra i più notevoli per la folla di insigni personaggi che vi si agita, e per le notizie che reca di tempi rimasti leggendari per la purezza degli animi e lo splendore dell'ingegno. L'Amari era uno spirito che affrontava impavido ogni verità, come ogni pericolo. Anche quando fu ministro egli non badò a fare il proprio dovere. A Francesco Saverio, scriveva da Torino il 15 ottobre 1863:

* Sì, caro amico, io lo so che molti gridano contro di me, specialmente in Toscana, dove ognuno sa fare quel che gli piace, ed essere poi di tanto più saggio che si è ricalcato da buone raccomandazioni. Or io non guardo altro che l'interesse generale: se gli individui rimangono schiacciati dalla ruota, me ne duole; pur non trattengo il carro, e quando dopo, mentre il primo una ruota s'incalza sotto la ruota perché me la schiacci, l'ho, tengo che le leggi si debbano eseguire, spiccia a chi spaccia ».

In questo epistolario tutto di frequente tali sentimenti. Nessuna fantascienza, nessuna esitanza di pensiero: tutto è concreto, serrato, scultorio. È curioso il leggere la storia della prima edizione del *Vespri siciliani*, che prima fu permesso dal Governo borbonico e poi in fretta e furia fu proibito; ma si pigliò per la coda, come ne *Miei ricordi* scriveva l'Azeglio del suo primo romanzo, letto e divorato al pari della storia dell'Amari, la quale non teme la caducità dei romanzi storici dello scrittore piemontese. Il libro dell'Amari, uscito nel '48, era stato stampato per sottoscrizioni, come si usava allora. In una lettera alla signorina Anna Gargallo, ammiratrice sua fervidissima (le lettere di questa signorina sono deliziose per l'arguzia, l'ironia e l'emozione), l'Amari dice: « L'illustratore storico racconta che raccolse 600 sottoscrizioni. Ai giornali non fu mandata alcuna copia; bensì ai più noti scrittori: in Francia, l'ebbe Alessandro Dumas che coll'Amari fu in rapporti d'amicizia; in Inghilterra, il signor Milnes, il Crossi, il Canby; fuori di Milano il Nicotini, il Guerrazzi, il Giordani ed altri pochi. Uno dei pregi inestimabili di questo *Carteggio* è la ricchissima serie di lettere d'uomini, ormai passati nella storia, che scrissero all'Amari per quell'opera, o per le altre, e per le vicende d'Italia. Il Guerrazzi, il Giordani, e i siciliani Vigo e Gargallo, sono addirittura entusiasti dell'Amari e del *Vespri*. Il Giordani cerca tutti i modi perché tutti gli scrivano; e così, per la storia del suo amico, con quegli slanci d'affetto che erano rari in lui e che facevano contrasto colla facilità con cui egli, irritabile e bisbetico, s'abbandonava ad ire, a disprezzi verso uomini, i quali potevano competere con lui per carattere e per erudizione. Il Giordani era caustico e spiritoso. In fine a una lettera all'Amari, si sot-

tescrive: « Giordani suo, non cavaliere, né cavallabile, ma, secondo alcuni più desiderii, impubblicabile ».

Curiosa è una lettera di Francesco Crispi da Torxien (Malta) dell'ottobre 1863. Il futuro presidente del Consiglio si firmava allora: *F. Crispi Genova*, e domandava all'«ottimissimo signor Amari» le fonti per un lavoro storico-voleva scrivere su Malta. Ma mi par di sentirli, gli avversari del gran ministro che ci condusse ad Adua: «quant'era meglio ch'egli l'avesse scritta la storia, invece che farla scrivere».

L'Amari era appassionato cacciatore: ne suoi primi anni giovanili andava a caccia sul Monte Pellegrino a Palermo insieme con giovani eleganti, con principi; e questa passione lo accompagnò nell'esilio. L'Arrivabene, saule anche lui era a Bruxelles, in un magnifico castello, invitò l'Amari ad andare a vivere un po' con lui, a cacciarsi di sua piena volontà e piacere nel parco. Ma l'Amari, tuttocché tentato dall'invito, rimane a Parigi a studiare e a lavorare seriamente su cose orientali: la *Storia dei musulmani* fu scritta in esilio. Egli stesso aveva nell'aspetto qualche cosa dell'emiro orientale; certo, nell'opposità non le numerose asine orientali francesi. D'Amico ha raccolto la bibliografia delle opere minori di lui, che formano un elenco lungo e fittissimo: uno degli ultimi scritti fu destinato all'*ILLUSTRAZIONE ITALIANA* in occasione del centenario dell'Amari. L'Amari era un uomo di biografia. Chissà quanti tesori d'affetto saranno versati nelle altre, tenute gelosamente nell'ombra! Ciò che accrebbe valore alla pubblicazione è l'elogio di Alessandro D'Amico, avvenuta nell'Accademia della Crusca e che qui è riprodotto in fondo al secondo volume come una giustificazione, come un inno al più grand'uomo che la Sicilia abbia avuto in questo secolo per dottrina, per patriottismo e per illibatezza.

RICORDI POLITICI

D'UN FANTASCINCO DEL PARLAMENTO ITALIANO.

Tutti conoscono il Mantegazza fisiologo, antropologo, igienista, romanziere; oggi compare un Mantegazza politico, ed è lo stesso illustre senatore del Regno che in un volume che porta il titolo qui sopra e pubblicato dal Bemporad a Firenze, ci racconta le fasi della sua vita politica, quando, come deputato della sua Monza, si fece notare subito al Parlamento, fra i colleghi politici, per le idee lanciate in forma sfilantistica, come fuochi d'artificio, come eruzione d'un vulcano. Ciò che Paolo Mantegazza disse nell'88 sulle università, sulle facoltà di medicina e chirurgia, e su altri rami dell'insegnamento e dell'apere, può essere ripetuto, in buona parte, anche oggi. «L'unità degli studi (egli diceva allora) non esiste neppure sulla carta». E riguardo alle università: «Abbiamo in piedi ancora le rovine antiche dei governi caduti; abbiamo le nuove rovine dei castri architetti moderni. L'unità delle leggi nell'istruzione superiore è ancora un desiderio». Il libro è pieno di quadretti di genere assai brioso; e contiene pensieri da legarsi in oro come questo:

* Fra i due pericoli di avere dei politici poco idee e di molta energia, io sto di quelli di moltissime idee e di poca energia, e di meno primi; perché le idee si possono pigliare a prestito dagli altri, l'energia non si piglia e non si presta, e presta in alcun luogo.

Anche gli aneddoti abbondano: ne copione uno che si riferisce alla prima inchiesta parlamentare iniziata sulla Sardegna per migliorarne le sorti, che sono poi oggi allo stesso punto del libro. Il Mantegazza faceva parte d'una commissione, nella quale erano anche Sella e Depretis:

* Si levava per ore ed ore, interrogando individui, autorità, associazioni, e nella giornata non si sospendeva il lavoro. La commissione e per la prima volta si levava volentieri al bilgiardo, e si doveva loro tener compagnia, e si finiva per andare a letto dopo le 11 ed anche mezzanotte. Poi, dopo una giornata spesa in questo modo, il Depretis, aveva coraggio di dire al suo sorriso bonario e sornione

— Dunque, amici cari, domattina ci alzeremo alle quattro.

Le vittime in coro esclamavano: — Ma come alle quattro? È troppo presto! Dobbiamo pur dormire! —

Il solo Sella, freddamente soggiunse: —

— Alle quattro è troppo tardi; ci alzeremo alle tre. —

E le vittime, nasprando profondamente, chinavano il capo, dicendo: —

— Sia bene! Alle tre saremo alati. —

Quando il Sella era il primo a fissar l'ora della diana, diceva: —

— Dunque, amici cari, domani ci alzeremo alle cinque. —

E il Depretis, subito di rimando: —

— Ma che vi pare? E troppo tardi. Ci alzeremo alle quattro.

I due atleti del portafoglio si sfidavano, volendo mostrare sempre un po' di forte dell'altro, tanto che il caro Tenax diceva:

Incidenti in Sella, cui vult evitare Depretis.

Questo è il bozzetto; il quadro, quando storico, grandioso, si riferisce al giuramento di Garibaldi alla Camera, dopo Aspromonte. Il 25 gennaio 1875 l'Eroe compare nel Parlamento per prestare giuramento, e si temeva ch'egli avrebbe fatto delle riserve anche in senso repubblicano. Garibaldi entrò lentamente, sorretto da Mauro Macchi e accompagnato dai Cairoli e dai deputati. Portava un mantello grigio a larghi risvolti di panno rosso vivo: la sua fisionomia era calma, austera, veneranda. Appena si mostrò nell'aula, scoppiò dalla sinistra e dalla tribuna un immenso applauso. E Garibaldi gridò: —

* Non dimenticherò mai il giorno che rappresentai in quel momento il banco dei ministri. Erano tutti agitatissimi e volevano far calmi: avevano nel cervello e nel cuore un uragano, e dovevano mostrare la placida calma della bouca.

Gli sforzi per occultare l'emozione, che li torturava, erano diversi. Vi era chi divorava un foglio di carta senza accorgersi, l'ora chi tentava le mani la tasca e sorrideva; ma era il sorriso di un cattolico e di un ipocrita. Vi era chi si mordeva le unghie e ne ingoiava i frammenti. Vi era chi parlava o fingeva di parlare all' vicino, ma non sapeva di certo che cosa dicesse, e chi lo ascoltava non udiva nulla.

Pochi momenti ancora, e la storia d'Italia, secondo il giuramento di Garibaldi, poteva cambiar pagina e volume. Pochi momenti ancora, e sarebbe caduto il ministero o si sarebbe chiuso il Parlamento... L'ansia terribile delle s turbine per l'aria e scosse, e così, e così, e così.

Ma ecco che Garibaldi, con un sorriso ineffabile e guardandosi intorno come per interrogare il perché di tutto quel silenzio, pregio di procelle, sorge e dice con voce sonora: —

— Guai!

E tutta l'elettricità condensata, a quelle parole, si disperse. I ministri si scossero come un uomo solo ad applaudire rumorosamente, amorosamente. Avrebbero voluto uscire dal banco e salir su ad abbracciare quel vecchio, che in quel momento avrebbe potuto far tanto male all'Italia e vendicare la patria di Aspromonte e invece, come l'ultimo dei deputati, aveva detto:

— Guai!

Una parola sola, e di due sole sillabe, ma che per me scrisse una delle pagine più grandi di quel grand'uomo; grande come la presa di Palermo, eroica come la battaglia del Volturno.

Vi sono altre scene parlamentari; ma comiche. Sarebbe un libretto piccantissimo quello che raccogliessi tutti gli spropositi di lingua, tutti i qui pro quo, e anche tutti gli epigrammi che i deputati si divertano a scambiarsi mentre qualcuno dei loro colleghi parla o, come succede novantavolte su cento, non è ascoltato. Il Mantegazza ci schizza giù, con due tocchi, la macchietta dell'on. Mellani, l'uomo dall'immensa foresta di capelli, l'uomo volte riprodotto dalla matita del Teja sul *Paequino*; gran galantuomo, gran patriota, pieno di buon senso, ma il più spropositato fra gli spropositati. Restò famosa la sua frase: «A quanto dice il mito onorevole di destra...». Di Urbano Rattazzi, il defunto, dice che «rappresenta due animali insieme, il serpente e la volpe; bestioline che più di una volta misero in un sacco il leone».

Chiamato, voluto dai suoi concittadini monzesi alla deputazione, appena reduce dai viaggi e dal suo soggiorno in America, cioè quando non aveva raggiunto l'età prescritta, Paolo Mantegazza uscì dalle aule di Montecitorio per entrare, ancora giovane, robusto, vivacissimo, nel Senato. Ma si stancò anche del Senato e presto in uggia la politica. Son note le sue acerbe parole sull'indirizzo politico di questi tempi, in una lettera che qualche mese fa fece il giro del mondo giornalistico. L'illustre senatore scrisse poi subito un'altra lettera, spiegando che non era troppo vivo; ma il sentimento amaro non era mutato; e come poteva mutare?..



1. Tragheto visto dall'argine del Po di Primaro. — 2. Il ministro dei Lavori pubblici visita i luoghi devastati. — 3. Panorama di Tragheto.
4. Abitanti di Marzana ricoverati sugli argini. — 5. Salvataggio a Tragheto. — 6. Argine di sacchi a Marzana.

L'INONDAZIONE NEL FERRARESE (disegno di R. Grifi da fotografie del signor Ettore Burzi).



W. Mac Kinley, candidato repubblicano



Guglielmo J. Bryan, candidato democratico.

LE ELEZIONI PRESIDENZIALI NEGLI STATI UNITI. — ADEUNZA PER LA PROCLAMAZIONE DEI CANDIDATI (disegno di Dante Facioli, da schizzi del signor Baccelli).

troppo grande della personalità ed esercitano una selezione rigorosa sui tutti coloro, nei quali l'anomalia troppo forte non può atrofizzarsi; ma nello stesso tempo esse paralizzano pure lo sviluppo dell'originalità e del genio. Le città scandinave, quali Stoccolma e Copenaghen, sono quelle in cui meglio può venir studiato questo curioso fenomeno.

La civiltà è senza dubbio in quelle città molto intensa, forse più che in tutte le grandi metropoli del mondo; il benessere, l'istinto di vita sono generali, e come non vi sono dei mendicanti, non vi sono nemmeno degli spiriti afflitti di guigni di colera. Tuttavia questa società così equilibrata, non è la più favorevole per gli uomini d'ingegno, almeno per quelli che hanno nel loro carattere qualche cosa di strano, che contrasti collo spirito generale della loro società. Questi collo gli scrittori scandinavi, che si sono acquistati ora tanta fama nel mondo, da Strindberg a Brandes, hanno cominciato con lotte accanite e sono stati costretti ad abbandonare la patria per un tempo più o meno lungo: ancor adesso molti vivono lontani dal loro paese, in una specie d'esilio volontario; altri, come Björnson, pure ritornano per un periodo nella terra natale, amano vivere la più gran parte dell'anno all'estero.

Poco importa se la parte bizzarra o la parte originale di queste personalità sia la causa di questo stato di guerra; perché è facile egualmente capire la ragione di questi esili volontari. La bizzarria e l'originalità eccitano ugualmente, nella massa, sentimenti di avversione e di diffidenza; e un uomo esposto a questa specie di persecuzione morale, deve trovarsi a disagio, specie in una città poco grande, dove i contatti personali fra persecutore e persecuto sono molto frequenti. Non è certo gradevole, per uno scrittore, vedersi straziato dai giornali; ma finché la persecuzione mantiene questa forma puramente letteraria, il persecuto non ne ha che una percezione indiretta, che una rappresentazione ideale, la quale sarà più o meno dolce, ma non tormenterà troppo la sua esistenza. Ma quando la stessa persona, vivendo in una piccola città, rischia d'incontrare a ogni passo, i suoi nemici, per la via, al caffè, in un salotto; la vita deve divenir insopportabile, salvo per un carattere ferro; gli odi, con i rapporti personali, arrivano a intensità ben più aspri; e la vita si deteriora, ben degnano ben presto le lotte personali e le critiche divengono calunnie.

Del resto cercando nella storia, troviamo che una simile condizione sociale è stato il tormento di tutti i grandi geni greci: uomini politici e filosofi, scrittori ed artisti, ne hanno dovuto a loro volta soffrire. Aristide e Socrate, Fidia ed Eschilo furono vittime, più o meno sfortunati, di questo spirito geloso, caparcioso e persecutore delle città istruite, ma di media estensione.

*

Le città immense sono invece il regno ideale della libertà morale e intellettuale; in mezzo a quelle masse incoercibili d'uomini la personalità può svilupparsi così liberamente, come nella più completa e selvaggia solitudine: Londra e la vetta del Monte Bianco offrono rifugi di una eguale, assoluta solitudine.

Il gran vantaggio di vivere in una grande città per un uomo d'ingegno è l'allontanamento dal pubblico, che egli non vede e da cui non è veduto. È vero che ogni uomo d'ingegno agisce oggi sopra un pubblico, di cui una parte deve per forza rimanergli sempre ignota e invisibile; ma chi vive in una società ristretta, è colto di più raramente entrato in contatto con una parte almeno del suo pubblico; e poiché le cose vicine, per quanto piccole, impressionano più vivamente che le lontane, per quanto grandi, egli subisce ben tosto la sgradevole condizione di colui di cui abbiamo parlato, appena la sua originalità si rivela. In una grande città, invece, l'uomo d'ingegno può fare una selezione a tutto suo vantaggio; circondarsi cioè di quelli che l'ammirano facendosene degli amici, per mezzo della simpatia emozionale che si unisce così facilmente all'ammirazione intellettuale, e può insieme evitare ogni rapporto personale coi nemici della sua intelligenza, che potrebbero divenire facilmente dei nemici personali.

D'altra parte la difficoltà per il pubblico di vedere la persona di cui legge i libri o ammira le opere, è una condizione favorevole per un'an-

miraazione più sincera. Esiste oggi certamente una curiosità quasi morbosa di conoscere fino i particolari più intimi della vita degli uomini celebri, vivi o morti; e se per i vivi non si ha il coraggio di spingere le cose tanto in là, come per i morti, per le biografie, i ricordi aneddotici, le interviste, le indiscrezioni divengono ogni giorno più numerose. Ma se questa curiosità del nostro tempo, può sollecitare la vanità degli uomini celebri, ma favorisce certo la serie dei giudizi; tende anzi piuttosto a turbare che a rischiare l'ammirazione della folla, che è tanto più pura e sincera per un'opera, quanto meno ne è noto l'autore. Così le creazioni, che si ammirano con un abbandono intero, quelle di i capolavori anonimi, come le antiche epopee; e se troverete chi vi dirà che la *Legende des Siècles* di Victor Hugo è un pasticcio, non vi sarà alcuno che non ammiri l'*Atlante*, anche se ci si è addormentato sopra a provarsi di leggerezza. Se poi si tratta di opere con nome d'autore noto, si riconosce più sinceramente e generalmente il merito di quelli la cui persona noi conosciamo meno: per esempio, degli scrittori ed artisti greci, fra i quali Shakespeare. Perché il giudizio pronunciato dai contemporanei su un uomo è così spesso modificato in un senso di giustizia più rigorosa dopo la sua morte? Perché l'uomo viene per questo poco dimenticato non solo dai suoi contemporanei, ma anche dai posteri? È difficile al giudizio che lo scrittore, l'artista, il filosofo, nella sua grandezza intellettuale.

Tutto ciò è del resto perfettamente naturale, poiché non esiste uomo capace di giudicare un altro affatto serenamente e astruendo da considerazioni personali; e la simpatia e la diffidenza che le qualità individuali eccitano in noi, finiscono molto spesso il nostro spirito e ci rendono incapaci di giudicare del solo merito. Ognuno sa, per esperienza, quanto sia difficile riconoscere la grandezza intellettuale di un uomo che si ripugna dal punto di vista morale. Tutto ciò, quindi, che ci allontana dal creatore, per metterci più immediatamente a contatto della creazione, conferisce alla serenità del giudizio e alla sincerità delle critiche.

Per queste ragioni, nelle grandi città gli uomini di ingegno sono meno tormentati dalle persecuzioni dei nemici personali, che rendono loro lo stesso insopportabile la vita nei piccoli centri: queste ragioni sono meno meno spesse al pericolo di racchiudersi entro un piccolo circolo d'adoratori fanatici e ignoranti che, facendo divampare la loro vanità a forza di stupidi elogi, lavorano potentemente, come nei villaggi, a far perdere gradatamente delle idee e dei sentimenti. I rapporti col pubblico divengono sempre più impersonali, indiretti, ideali; la loro lotta contro la gelosia e contro la malevolenza si riduce a dei combattimenti a distanza, in cui la loro personalità è meno implicata; la loro esistenza tutta intera gode di una certa liberazione superiore: la liberazione da tutti quei tormenti infinitesimali dell'esistenza, che spingono spesso gli uomini alla disperazione: essi più che le grandi avventure.

Ma nella vita non vi è nulla di assolutamente buono, come non vi è nulla di assolutamente cattivo; questi vantaggi hanno per contro degli inconvenienti. Le grandi città non sono solamente l'ambiente più favorevole per lo sviluppo delle personalità originali; sono anche il campo d'attrazione di tutti gli spiriti fantastici, stravaganti, ultragreggi; perché manca ad esse quel profondo spirito di difesa contro le eccentricità dell'animo umano, che è così forte nelle città medie, a cultura avanzata. La loro esistenza è differente da quella dei piccoli villaggi ignoranti; poiché esse non eccitano la stravaganza e la follia, ma solo le tollerano, senza far nulla per soffocarle. Sar Peladan non avrebbe potuto vivere sei mesi a Torino, a Parigi, a Roma, a Londra, a Parigi, anzi le sue bizzarrie hanno suscitato anche un interesse di curiosità. È ugualmente probabile che la *blouse* e i grossi scarponi del Tolstoï susciterebbero una diffidenza ben più grande in una piccola città, che non in quell'immenso bazar che si chiama Mosca.

Dal punto di vista morale e intellettuale, le grandi città sono dunque in un stato di disorganizzazione rispetto alle città medie: non hanno, per così dire, un'anima collettiva, una vita spirituale organizzata, ben organizzata, con un carattere ben determinato e una legge di sviluppo. Parigi e Londra, in confronto di Stoccolma o Copenaghen, sono come delle immense colonie d'animali

cellulari, senza differenziazioni di tessuti e di funzioni, di cui ogni cellula vive da sé; Stoccolma e Copenaghen al contrario sono degli animali più piccoli, degli insetti, se volete; ma avrete organi e funzioni già distinte e specializzate. È per questo che la vita delle grandi città è in generale così piacevole; essa soddisfa quell'istinto anarchico di libertà e d'indipendenza che è così profondo nell'animo umano.

GIULIO FERRERO.

L'INONDAZIONE NEL FERRARESE.

È destino che quest'oggi anno l'Italia debba pagare il suo tributo al flagello dell'inondazione. Quest'anno i disastri colpiscono maggiormente quella regione del Ferrarese che fiancheggia il Reno. In quegli stessi luoghi nel 1842, l'acqua straripò ma produsse minore sciagura, perché fu contenuta dagli argini del Po di Primaro, della Cembalina e del Reno, occupato così uno spazio triangolare, mentre ora, dopo la rottura dell'argine della Cembalina, avvenute alcuni giorni dopo la rotta del Reno, le acque si sono distese ancora allagando uno spazio di parecchie migliaia di ettari di terreno. Le minacce cominciarono negli ultimi giorni di agosto; si sperò a lungo, con provvedimenti di urgenza, di evitare gravi disastri, di tener cariche la fiumana entro il triangolo, formato dai tre argini. Ma le muniti, a settembre, l'argine destro della Cembalina veniva squarciato, per una lunghezza di circa otto metri e le acque penetravano nel cavo della Cembalina, con tale violenza che si dovette, per evitare la sua rottura anche dell'argine sinistro nella località della riviera del principe Pia, allagando il territorio di San Bartolomeo e di Sant'Edigio Bulliv.

La descrizione dei luoghi inondata è così descritta in una lettera del 2 settembre da Traghetti.

« Chi percorra, come feci io stamane, l'argine del Reno per quattro chilometri che separano Traghetti da Codifiume, non può a meno di non restare dolorosamente impressionato della rovina apportata dalla inondazione a una piana ubertissima, tutta a campi regolari e ben tenuti.

Dei filari d'olmi cui si allaccia la vite fecosa di grappolo non ancora arrovati per la mancanza del sol d'agosto non si scorgono più che le chiome fronzute, e fra un traliccio e l'altro, lungo i filari di pipoli, cipressi abbandonati, facci di canapa o erve, o macerata, sparga sempre per effetto dell'alluvione, fanno barriere.

Sagli argini i coloni stendono quella che hanno potuto mettere in salvo: ma col cuore afflitto, poiché il tiglio non ha più il bel colore bianco, e l'uva non ha più la sua tinta d'oro, danno pregio all'ultimo prodotto di queste campagne.

La maggior parte delle famiglie d'opari ed ex contadini hanno dovuto sloggiare: una parte hanno trovato ricovero nella vicina Mesola, e l'altra, che non ha potuto andare a Ferrara, ove certamente saranno provviste di tutto dal Municipio, dagli enti morali o dalla città cittadina.

L'opera di salvataggio fu sollecita, e si deve ad essa se non si ebbero vittime umane. I soldati fecero, in questa circostanza, miracoli di abnegazione e di coraggio. A questo proposito stralciamo da una lettera da Maxera, pure del 2:

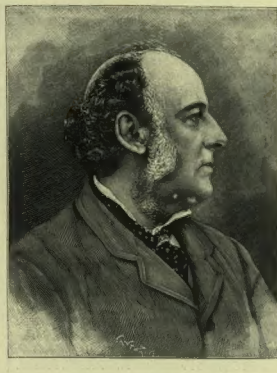
« Il tenente Kriesche, del 1.^o genio, attivissimo, energico e così solido, ammirabile per lo zelo, andando da un casolare all'altro per trasportare negli ambarco del genio, persone, mobili, biada, trova sempre gente che lascia piangere la casa minacciata e non vorrebbe andarsene. Ed altrettanto accade a valle di Codifiume, al borgo dei Cortili, ove non il tenente Ciotto e il sottotenente Di Pippo con una trentina di soldati del genio.

Il giorno 3 il ministro Prineti vieti i luoghi inondata, accompagnato dal generale Mirri. Poi, a Bologna, conferì colle autorità locali, e fece immediatamente spedire studi per la sistemazione del Reno. Speriamo che il nuovo e giovane ministro dei lavori pubblici trovi qualche riparo durevole a questi mali che troppo spesso si ripetono.

UN GRIDO DEL CUORE.

Ci piace conservare nelle nostre pagine questo biglietto di Gladstone, che, nonagenero, conserva l'occhio del giovine, e non immediatamente per causa dell'assunzione che ebbe sul trono di *Castiglioni*.

Nel 1876 gli operai di questo paese mostrarono un nobile sdegno per gli orrori assai meno estesi, quasi furono quelli che, per un'occasione, avevano visto i disastri di Belfegor. Ben diverse sono state le circostanze della terribile tragedia americana. Mi creda. Sua devota W. Gladstone.



JOHN MILLAIS

E LA PITTURA INGLESE.

La morte del pittore inglese sir John Everett Millais avvenuta nell'agosto e che abbiamo annunciata nel Necrologio del num. 34, destò compianto anche in Italia, dove quell'amabile artista s'era fatto ammirare l'anno scorso (all'esposizione internazionale di belle arti a Venezia), con due quadri generalissimi: *L'ultima rosa* e *l'Ornitologo*. Quest'ultimo rappresentava un collezionista d'uccelli, il quale dal letto dove l'età e i malanni lo inchiodano, sta esaminando attentamente alcuni uccelli morti che gli vengono presentati. Alcuni figure attorno il suo letto; e una fanciulla bionda, un amore di bellezza e di sentimento, guarda con pietà e tristezza quei variopinti algheri, che sono saliti dalle regioni dell'aria e degli alberi, dalle delizie del canto; che sono stati crudelmente uccisi per essere imbanditi. Il placido freddo egoismo del vecchio ornitologo, espresso dalla sua faccia rugosa con tanto di compiacimento di quell'angelica fanciulla, fanno vivo contrasto.

Impeccabile il disegno; chiaro, di belle tinte, il colorito; armonia in tutte le parti e nell'insieme; accuratezza somma in ogni particolare. I visitatori, e più, le visitatrici s'affollavano di rianzi a quel gruppo dipinto; qualche esteta arrivava a dire ch'era il più bel quadro di tutta l'esposizione!

Il Millais faceva parte del Comitato di Patronato della mostra col vecchio biondo ungherese Munkacsy, col viennese Pastini, col francese Carot-Durand, col berlinese Max Liebermann, col l'olandese Alma Tadmé, col l'italiano Morelli, e con tanti altri eminenti artisti, fra quali quel Leighton che scese nel sepolcro pochi anni prima del Millais ed era a lui fratello per ideali e rivale nella popolarità.

John Everett Millais, nato l'8 giugno 1829 a Southampton da un ricco proprietario di terre, fu con Dante Gabriele Rossetti e Guglielmo Holman Hunt gli iniziatori del preraffaelismo. Anche agli ai pari di questi amici suoi, detestava le pose convenzionali della pittura inglese, le espressioni stereotipate e comuni che, uscite dall'accademia, infestavano l'arte. Fu da quell'odio che nacque il preraffaelismo. Ma non si creda che questo fosse un movimento isolato, un'esplosione improvvisa e spontanea del cervello di quei tre giovani insoddisfatti del vecchio regime. Il malcontento contro i volgari modelli convenzionali era generale; i buongustai ne erano assai più inteneriti. L'abuso della generalità, il press'a-poco, non rispondeva più al nuovo gusto, che proclamava ad alta voce il vero merito non consistere soltanto nel sentimento generale, ma anche nella particolarità più lievi, e che il più piccolo dettaglio doveva essere studiato con minuziosità rigorosa. Così nella pittura, e così nella letteratura, nella storia, nell'eloquio sacra. Si preme per parola d'ordine: *earnestness*, — del serio!

Per raggiungere questo ideale, il Millais e gli altri due suoi compagni si vollero indietro, *tornerono all'antico*. Viaggiando a ritroso, di secolo in secolo, di scuola in scuola, si fermarono agli Italiani primitivi, a coloro che precedettero Raffaello, e si chiamarono perciò preraffaeliti; preraffaeliti il loro cenacolo: *pre-raphaelite Brotherhood*; e preraffaeliti la loro scuola. Fu un altro dei vanti dell'arte d'Italia nostra, *ai trionfi avanza!* Là fu il punto di convenzione unanime: accettato: una sola regola, un solo principio; la natura; il trionfo del vero, il regno dell'imitazione letterale del vero. Non è qui il luogo per discutere con i tre creatori dell'arte sana andati troppo indietro a cercarla; sarebbe stato un bel progresso, il fermarsi non ai precursori di Raffaello, ma a Raffaello, ai Cinquecentisti: ma essi, naufraghi dell'arte conigliata e falsa del loro peso, sentivano il bisogno d'accanti ingenui, di sincerità primitiva. Ben presto, ai tre citati Argonauti dell'arte, se ne aggiunsero altri quattro: Guglielmo Michele Rossetti (fratello di Dante Gabriele), Giacomo Colinton, Giorgio Stephens, e Tommaso Woolner. Il primo era un letterato; il secondo e il terzo erano vagamente pittori; il quarto era scultore. Curiosa! Nessun pittore vero! Essi adottarono un segno di confraternita. La prima esplosione preraffaelita a Londra avvenne nel 1849. Sulle loro opere facevano il seguito il loro nome da tre lettere: *P. R. B.* (*pre-raphaelite Brother*: fratello preraffaelita). Ma le litigie di contrassegno non contavano molto: si trattava di creare dei capolavori!

Sulle prime, la nuova scuola sollevò scarsa meraviglia: pareva una emanazione naturale e modesta delle nuove idee correnti. Fu nel '60, a Londra, *Il Geras*, di Dante Gabriele Rossetti, che diede fuoco alle polveri. La pretesione non dissimulata che si scorgeva in quell'articolo pubblicato in un piccolo *magazine*, di sostituire all'estetica vecchia un'estetica nuova, commosse tutto il campo accademico e la critica ufficiale: la crociata era bandita a favore del preraffaelismo; le discussioni e le ostilità si scatenarono.

L'attore Madox Brown, ch'era stato il maestro di Dante Gabriele Rossetti, s'intervalse ai tentativi del suo allievo e del suo gruppo: ma non volle far parte del cenacolo: trovava eccessivamente restrittive le teorie che sacrificavano la parte dell'artista all'estetica. Il preraffaelismo, egli si contentava di ripudiare i gesti, le pose, i colori, la tecnica convenzionali; ma credeva fermamente che l'artista dovesse serbare incolme la propria libertà e personalità.

Fra i primi quadri del Millais ricordiamo una scena principale della *Tempesta* di Shakespeare: quella di Ferdinando e Ariete; e un altro quadro ispirato da un versetto della Sacra Scrittura, soggetto mai trattato prima del Millais. Gesù fanciullo, nella bottega da falegname di suo padre, s'è ferito a una mano con uno degli strumenti del mestiere. Inginocchiata davanti a lui, la madre Maria lo abbraccia con amore e s'appresta a medicarlo. Giuseppe, senza lasciare il suo banco d'artigiano, prende la mano del fanciullo e lo bacia; mentre il piccolo Evangelista reca una scodella piena d'acqua per lavare la ferita, sant'Anna, dall'altro canto del banco, si piglia ansiosa. Solo, indifferente, un apprendista continuo, in faccia a Giuseppe, il suo lavoro.

Questo quadro sollevò curiosità viva nel pubblico e spietate discussioni. La critica poteva non il contrasto stridente del costume della Siria antica e le fisionomie inglesi della famiglia ebraica; ma più di ciò, parve irreverente e irreligioso il realismo adottato per una Sacra Famiglia. La ricerca del « dettaglio », copiato dal vero (la scodella, il banco, ecc.) sembrò della più alta inconvenienza. I puritani passavano inorriditi davanti alla profanazione. I sacerdoti del preraffaelismo ne presero occasione per suscitare una vera tempesta contro la nuova scuola; la tempesta durò sei mesi, ma d'un tratto fu placata per le ragioni addotte dal *Times* da un possente critico d'arte: George Ruskin.

Questo critico ed esteta, che, vent'anni fa tardi, doveva far accettare dall'Inghilterra come dogmi infallibili tutti i suoi giudizi anche ingiusti, era, allora, anziano di solo qualche anno del Millais. Contava ventitré anni, ma ormai s'era fatto notare per la sua rude franchezza contro

la vacuità dell'arte vecchia, contro il disprezzo ch'essa aveva della natura. Egli accese una battaglia estetica, in due lettere indirizzate al *bataglione* londinese, proclamando la propria ardente simpatia per i preraffaeliti. Quelle lettere furono una carica ardente contro i loro detrattori. Egli fece toccar con mano la miseria del loro convenzionalismo e la loro sterilità, e vi oppose l'amore della perfezione, la coscienza, la disposizione degli uffici di luce, il rispetto profondo della natura di cui i preraffaeliti testimoniavano. La persecuzione, turbata, s'arrestò.

I novatori si rimisero allora con slancio al lavoro.

Ma al Millais doveva toccare un'altra fortuna. Quando nel 1855 espose alla Mostra mondiale di Parigi, Teofilo Gautier rimase colpito profondamente per la sua *Opelia*. Lo sgombrante e acuto critico francese fu il primo che, nel continente, mostrasse di comprendere lo spirito della nuova scuola. Ma il Millais più tardi se ne staccò, e, trascinando con sé istintive qualità pittoriche, emerse tutto solo, disadorno, in quanto a modelli e trasparenza, la spessa dell'animo, pur allontanandosi dal convenzionalismo e pur serbando rigoroso rispetto all'arte. Egli non era diventato pittore d'improvviso come altri, era nato pittore e predestinato al successo. Un diafano s'era mostrato un prodigio. A soli cinque anni, aveva fatto stupire la famiglia con certi acchiari dal vero d'una giustezza e d'una vivacità singolare; e a sedici anni, espose il suo primo quadro. Da allora non lasciò distrarre l'attenzione del pubblico inglese: del quale finì col diventare il beniamino. L'Inghilterra, nella seconda parte del secolo, lo salutò « grande »; lo ammirò come il suo più espressivo e pittor nazionale. Egli ha trattato il quadro storico; illustrò nel pennello varie scene delle tragedie di Shakespeare; dipinse il quadro religioso, il quadro di genere, il ritratto; mirando sempre ad accoppiare, nelle sue pitture, la riproduzione fedele della fisica col la ricerca dell'espressione morale. Il suo carattere, come uomo, era retto, buono, geniale come il suo aspetto, come le sue pitture. Oltre che nell'arte, emergeva nello sport: appassionato nella sua giovinezza, poi calava, si ritirava, si accuiva. Era dato più tardi, durante le sue villeggiature nella Scozia, alla pesca del salmone, e ne aveva riportati tali successi da paragonare persino quelli dei più famosi quadri *Pesaggio del Nord-Ovest*, *Il guardiano della torre* e il ritratto di Gladstone.

Da ultimo, era successo a sir Federico Leighton nella presidenza dell'Accademia reale di Londra. Tutti lo ammiravano, tutti l'amavano. Si poteva addirittura dire: Ecco l'uomo felice!

L'ELEZIONE DEL PRESIDENTE ALLA STATI UNITI.

Nel prossimo novembre, avrà luogo negli Stati Uniti l'elezione formale del nuovo Presidente e Vice-Presidenti ma già fin d'ora si possono prevedere i risultati.

A preparare le clamorose elezioni s'adopera in questo lasso di tempo, gli agenti dei partiti (denominati *bosses* e *Wheelermen*) nonché i *leaders* e gli stessi candidati scelti dalle rispettive Convenzioni generali, che sono: per la Convenzione di St. Louis, Guglielmo McKinley, e per la Convenzione di Chicago, Guglielmo J. Bryan. Tutti questi personaggi prodigano intanto i loro discorsi al pubblico: il che ivi si chiama *stumping the land*. Il termine è derivato dall'abitudine degli oratori politici (specialmente negli Stati occidentali) di montare sul tronco d'un albero tagliato (*stump of a tree*) per arringare di là le turbe. Per qualche mese e più, l'eloquenza americana invaderà le terre dell'Unione, dal Niagara al Golfo delle Anzile, da San Francisco a Sand-Hook.

De resto, nulla potrebbe essere più chiaro della politica su cui il popolo sovrano è chiamato a pronunciarsi. Le politiche sono due; rappresentate dal candidato repubblicano McKinley e dal candidato democratico Bryan. Che cosa ha scritto Mac-Kinley sulla sua bandiera? Ha scritto *Sound Money*, ossia, moneta nazionale, e non moneta cartacea, né quale l'oro e l'argento sono ugualmente adoperati come moneta nazionale; ma l'oro è il regolatore del valore relativo dei due metalli, costringe al sistema è realmente basato sul tipo aureo.

Guglielmo Bryan — un giovane avvocato di Nebraska, della Convenzione democratica di Chicago preferito ad altri famosi, come Bland, Boies, Fattino, Black-burn...

... ..

